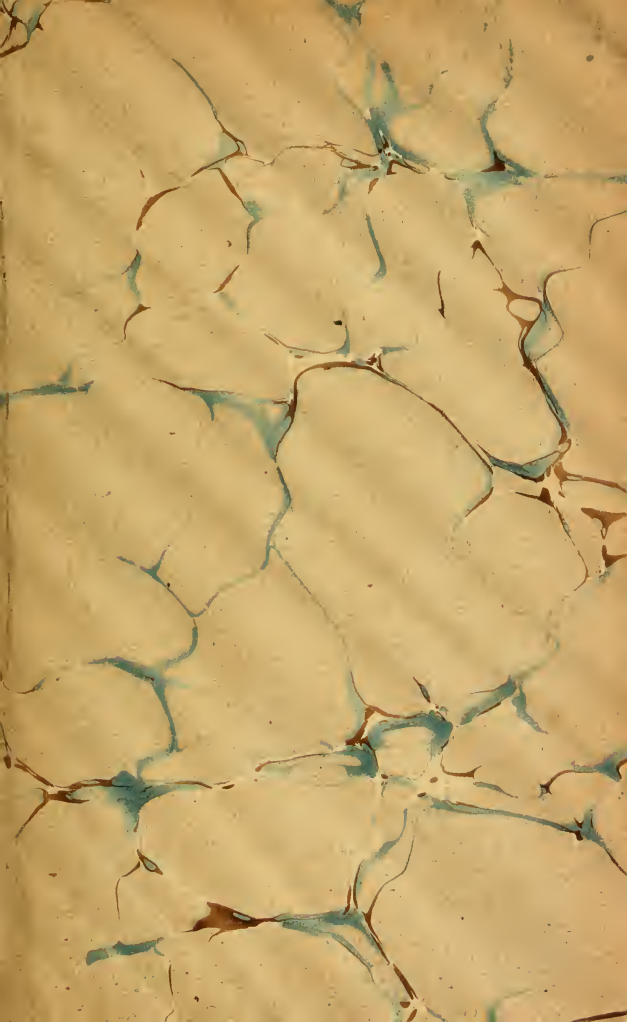
501



COLLECTION E. FLAMMARION A 2 FR. LE VOLUME

PAUL ARÈNE

Domnine

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

23, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

DOMNINE

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

PAUL ARÈNE

LA CHÈVRE D'OR

Illustrations de Gorguet et Scott.

Un volume in-16. — Prix. . . . . 3 fr. 50

PAUL ARÈNE ET ALBERT TOURNIER

DES ALPES AUX PYRÉNÉES

ÉTAPES FÉLIBRÉENNES

Illustrations et texte imprimés au procédé Silvestre.

Un volume in-18. — Prix. . . 3 fr. 50

COLLECTION DES AUTEURS CÉLÈBRES A 60 CENT.

PAUL ARÈNE

Le Canot des six Capitaines . . . . 1 vol.

Nouveaux Contes de Noël. . . . . 1 vol.

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

PAUL ARÈNE

DOMNINE

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.

PQ
2153
A5D6

LIBRARY

902333

DOMNINE

I

C'était une admirable fin de septembre, mariant aux ardeurs plus exaspérées de l'été près de son déclin comme un savoureux avant-goût des plénitudes automnales.

Les raisins achevaient de mûrir; les derniers gerbiers rentrés, on se préparait pour la vendange. Les pêches de plein

vent, quand les gens passaient dans les vignes, semblaient faire exprès d'abaisser à portée des lèvres la caresse de leur chair tentante. L'air sentait une bonne odeur de pampre et de terre échauffée, et partout, sur les coteaux retentissants du coup de fusil des chasseurs, s'entendait, endormeur et mélancolique, le : « Tu m'as bu mon vin » de l'ortolan.

Parmi tous les chasseurs sortis ce matin-là de Rochegude, il en était un qui, assurément, pensait à autre chose qu'à chasser.

Loin des chaumes et des cultures, l'arme rejetée sur l'épaule et sans prendre garde aux supplications muettes de son chien, il allait droit devant lui à travers la colline, broyant lavandes et cailloux sous les clous de ses forts souliers, presque aussi peu ému du brusque départ d'une compagnie de perdrix rouges que de la

chanson des dernières cigales obstinées à s'égosiller, malgré la moisson faite, de chaque côté du sentier, sur l'écorce aride des érables-lièges.

Et même les cigales semblaient l'intéresser davantage.

— C'est étrange, se demandait-il : pourquoi, chez les Grecs, honorait-on de l'épithète d'harmonieux cet insecte dont le vacarme ne me parut jamais aussi insupportable qu'aujourd'hui?... Les Romains, eux, du moins, trouvaient la cigale enrouée : « *rauca cicada* », dit Virgile.

Néanmoins, à mieux écouter, ce chasseur vraiment fantaisiste observa que si, comme exécutant isolé, une seule cigale manque de charme, dix cigales, vingt, cent cigales, tout l'orchestre enfin des cigales sonnant ensemble, produisaient, en effet, parmi les rocs brûlés du soleil, les champs où le mirage ondoie, une cani-

culaire et discordante harmonie qui s'accordait à merveille avec les beautés spéciales du paysage en cette saison.

On le voit : malgré que les bosses de son chapeau mou, sa chaussure lourdement ferrée et son costume en grossière étoffe lui donnassent à distance quelque peu l'aspect d'un braconnier campagnard, M. Médéric Mireur, gros garçon réjoui, d'allure un tantinet militaire, que les bonnes gens de Rochegude, non sans une nuance de respect, appelaient affectueusement M. Médéric, gardait dans l'esprit un certain reste de culture.

Au surplus, un examen plus attentif eut permis de constater que son chapeau, de forme d'ailleurs confortable, était d'un feutre fort léger ; que ses souliers à larges semelles débordantes moulaient son pied sous une peau supérieurement souple et fine ; que son gilet et que sa veste ajustés

avec goût portaient sur leurs boutons des têtes de sanglier et de cerf, emblème cynégétique partout adopté par la jeune bourgeoisie française, même dans les pays où, comme à Rochegude, il n'y a plus ni cerfs ni sangliers, et qu'au lieu de la vulgaire canardière il promenait, luxe alors rare, un Lefaucheux du système le plus récent et le plus perfectionné qui fût sorti des manufactures de Saint-Étienne.

Cependant, M. Médéric s'amusait de sa découverte.

— Que diable ai-je en tête aujourd'hui? C'est bien la première fois, depuis dix ans, qu'il me monte ainsi à la cervelle un ressouvenir de latin?

Mais ses vraies préoccupations, un instant distraites, vinrent l'obséder de nouveau.

Las de la promenade énervante, Médéric, après avoir allumé sa courte pipe au

tuyau fait d'un tibia de lièvre lourdement monté en argent, avait fini par s'asseoir à l'ombre d'un figuier sauvage.

Ce figuier, stérile et nourri de peu, essaie là toujours, à pénible effort, de pousser, dans le roc tout nu, ses racines.

L'endroit est beau — entre deux vallées, la crête, coupée brusquement, laissant au lointain la vue s'étendre — on l'appelle le Pas-du-Figuier.

Seul et l'âme comme bercée par les mille bruits indécis qui, au soleil baissé, montent des champs, ses rêves ou plutôt ses désirs, flottants jusque-là, prirent forme.

Non! ce n'était pas le hasard qui, chaque jour, irrésistiblement, l'amenait ainsi au même endroit.

Et M. Médéric s'avoua pourquoi depuis le matin, un flot pressé lui battant aux tempes, partout, dans les transparences

de l'air surchauffé qui danse à la pointe des herbes sèches, toujours la même image lui apparaissait.

L'antique, l'éternel besoin d'aimer peut, dans les villes, se faire subtil et tourner en patiente galanterie. Mais aux champs, avec la solitude, revenu à son origine, il garde, même chez les plus raffinés, quelque chose de sauvage et de bestial.

Sous la torpeur des chauds midis, jadis le Tentateur apparaissait aux ermites ; or, Médéric Mireur n'étant pas ermite, le sang de viveur provincial qu'il avait dans les veines éclatait.

Sa femme, après tout, reposait depuis six grands mois au cimetière, regrettée, certes ! et pleurée par lui décemment. Médéric savait gré à la défunte de l'herculéen poupard, son orgueil, dont la naissance l'avait tuée. Mais, il s'en rendait compte maintenant : dès le lendemain

des funérailles, et même avant les funérailles, au cours de l'interminable grossesse, l'obsession d'une autre femme, antérieure, le tenait.

Il la lui fallait, celle-là, tout de suite, sans plus attendre. Et, réfléchissant malgré sa fièvre, Médéric Mireur s'étonnait d'avoir si longtemps attendu.

Médéric alors pensa au mari, le vieux Pierre Trabuc, un brave homme, son camarade.

Mais quoi ! avant de devenir femme de Trabuc, n'avait-elle pas, la Civadone, été sa maîtresse à lui, Médéric Mireur ?

Sous les brûlures du soleil, le figuier, d'une de ses branches brisée par un coup de mistral ou par le caprice d'un pâtre, pleurait la sève et répandait une odeur de bouc âcre et forte.

Médéric se leva, ivre de l'odeur.

Quelques instants, il parut hésiter,

regardant derrière lui, du côté de Rochegude :

— Recommencer est une folie ! Cinq heures de chemin de fer et une nuit à Marseille vaudraient mieux...

Mais l'instinct parlait, irrésistible.

Un coup de fusil éclata dans le lointain, indiquant, car Médéric reconnut le son de l'arme, que Trabuc se trouvait en chasse. De la ferme, là-bas, du Mas de la Font-des-Tuiles, un filet de fumée montait.

Une femme, point brun, s'apercevait sur l'aire. Et décidé, la bouche sèche, avec des envies de courir, Médéric Mireur se mit à descendre vers cette ferme où il savait trouver, seule, la Civadone.

II

Étrange créature, cette Civadone, et dont la singularité avait étonné de tout temps les paysans de Rochegude, observateurs naïfs, darwiniens ingénus qui n'attendirent pas la permission des savants pour croire aux fatalités héréditaires.

Par sa mère, la Civadone était une « Mandre »; or, dans le pays, cet atavique sobriquet signifiait tout ensemble renard femelle et prostituée.

A Rochegude, il y avait, rejoignant en tunnel deux puantes ruelles — deux *andrones* — une voûte humide et noire qui, de temps immémorial, s'était appelée le Grand Couvert, et aussi le Couvert des Mandres.

Les Mandres, le Couvert, étaient la terreur et le mystère des bas quartiers.

Toujours, aux veillées, quelque Mandre figurait dans les obscures légendes où se mêlent, variant chaque fois suivant l'imagination du conteur, des souvenirs de Terreur rouge et de Terreur blanche, de drames sanglants pendant le moyen âge, et d'envoyés du fisc, sous Richelieu, égorgés malgré leur commission royale, puis achevés par les femmes, mutilés, jetés à l'égout.

Cet égout, effrayant d'aspect, d'où montait nuit et jour un bruit d'eaux invisibles, ouvrait précisément son soupirail aux

grilles rompues tout à côté de la maison des Mandres.

Une Mandre, disait-on, avait été rouée vive dans les temps anciens, une autre, pendue en effigie.

Parfois, les Mandres se mariaient. Maris commodes! plus ou moins ivrognes et joueurs, vivant, à courir les foires, de fainéantes industries, et qui, grâce à l'usage paysan, cessaient bientôt d'avoir un nom et devenaient pour tout le monde Pierre, Martin, Xavier ou Jacques de la Mandre. Ainsi se perpétuait la dynastie.

Du reste, les Mandres, par un phénomène inexpliqué, n'avaient presque jamais que des filles traînant leur enfance effrontée dans l'ombre de ce grand Couvert où toujours, le soir, derrière les tas de fumier, sous les charrettes, des galants honteux se cachaient.

Domnine était née là!

Délicate et blonde, avec l'air, à douze ans, d'une herbe trop vite poussée, on la surnomma la Civadone pour la distinguer de ses deux sœurs, Irma et Gusta, moricaude aux yeux de charbon, Mandres de souche franche celles-là! et les gens se demandaient, en effet, comment si frêle tige de folle avoine avait pu germer et verdir à l'entrée du louche clapier où, depuis si longtemps, les Mandres gîtaient?

Cependant, tandis que les deux aînées, chez qui un besoin de sauvage coquetterie avait succédé sans nuance au laisser-aller garçonnier, se faisaient successivement enlever et cherchaient fortune à Marseille — bonnes filles, d'ailleurs, que l'on voyait revenir tous les ans à la Noël, parées et chargées de cadeaux pour le vieux père et la vieille mère — Domnine, propre et soignée dans ses haillons, demeura seule à Rochegude.

Comme les gamins la persécutaient dans la rue, lui chantant le refrain traditionnel :

Laisse-la passer, la belle Mandre,
Laisse-la passer,
S'en va danser !

Et que même des hommes d'âge, à sa rencontre, souriaient et murmuraient des mots dont elle devinait l'infamie, plus triste et plus abandonnée que Cendrillon, Domnine vécut ainsi seule jusqu'à douze ans, balayant la maison et faisant la soupe, entre une mère point méchante en son inconscience, mais, hélas ! partout méprisée, et un père cynique, quelque peu voleur, toujours à rôder la nuit afin de surveiller, disait-il, ses récoltes de « blé de lune ».

Mais comme le sort de Cendrillon, grâce à la bonne fée sa marraine, celui de Dom-

nine changea soudain, par suite de l'amitié dont se prit pour elle sœur Nanon.

Cette rencontre de sœur Nanon fut le premier et le grand événement de sa vie.

III

Un jour qu'elle jouait aux alentours du Grand Couvert sur la jonchée de litière fraîche qui cachait les fumiers de la rue des Poternes, Domnine, avec la naïve audace des enfants, se glissa dans le plain-pied blanchi à la chaux où sœur Nanon, bonne vieille assez originale, aimée de tout le monde avec le renom d'être folle un peu, exerçait son métier d' « estireuse », s'usant les yeux à contenter une clientèle d'ecclésiastiques et de béguines, plissant les surplis, repassant les aubes,

et ruchant avec de longues pailles les dernières coiffes à canon.

Sœur Nanon connaissait Domnine de vue, et depuis longtemps la tenait en pitié secrète.

— Que viens-tu ravauder ici? vite, ensauve-toi, mauvaise graine !... lui dit-elle.

Mais Domnine ne s'ensauva pas :

— Comme c'est beau chez vous, sœur Nanon. Laissez-moi regarder un moment, rien qu'un petit moment, je resterai bien sage et je vous passerai vos pailles...

Alors, à partir de ce jour, toutes les fois qu'elle était libre, Domnine accourait ; et, peu à peu s'initiant à la difficile spécialité de rucher les canons des coiffes, assise sur un haut tabouret, attentive et intelligente, elle passait l'une après l'autre les longues pailles couleur d'or, et regardait travailler sœur Nanon.

Souvent aussi, quand sœur Nanon plissait des surplis et qu'il n'y avait pas de pailles à passer, de plus en plus docile et assidue, Domnine distrayait sœur Nanon en lui lisant dans un vieux livre couleur amadou, çà et là étoilé d'un restant de dorure, la vie édifiante et miraculeuse du séraphique saint François :

« A peine eût-il repris un peu de force après son naufrage d'Esclavonie, qu'il se mit en chemin pour aller en Espagne, et, de là, au Maroc, travailler à la conversion du Miramolin qui était alors Mahomet le Vert... »

— Bien ! sœur Mouche, interrompait sœur Nanon. C'est même alors que le Bienheureux, en habit de pèlerin, avec le bourdon et la gourde, traversa Rochegude un dimanche.

— Et les gens le virent ?

— Aussi clairement que je te vois.

— Et il avait son auréole ?

— On est trop curieuse, sœur Mouche.

— Pourquoi me donnez-vous le sobriquet de sœur Mouche, soupirait Domnine rougissante et fâchée, puisque j'ai déjà celui de Civadone et un autre encore moins joli ?

— Voyons ! ne pleure pas, et laisse les méchants être méchants ; ils s'en trouveront les premiers punis. Si je t'appelle sœur Mouche, c'est en souvenir de notre saint patron qui, traitant son propre corps de Frère Ane, par humilité, surnommait Frères Mouches ceux de ses compagnons dont le paresseux bavardage et les bourdonnements offensaient le ciel. Et maintenant, sœur Mouche, continue, en attendant que j'aie fini le surplis de l'abbé Siffroy ; continue par le chapitre de la mort du saint quand, bien que ce fût le soir, les alouettes chantèrent autour de

sa cellule, et qu'une dame romaine, Jacqueline des Sept Soleils, apporta par ordre d'un ange, un habit neuf pour le couvrir...

IV

Sœur Nanon était du Tiers Ordre. Elle avait, avec un dessous de malice, la bonté naïve du bon saint qui, lorsqu'il allait à travers champs, s'arrêtait parfois pour prêcher les sauterelles, disant : — Sauterelles, mes sœurs !

On l'appelait aussi, à cause de ses bavardages sur la légende franciscaine, la sœur Nanon des Sept Soleils. Mais cela ne la fâchait point, bien qu'il y eût un peu d'ironie.

Les sœurs du Tiers Ordre, comme était

sœur Nanon, font vœu de vivre en religion dans le monde sans quitter pourtant les engagements légitimes de leur état. Le devoir principal que prescrit la règle est d'assister les malades et de leur procurer une bonne mort.

Sans quitter les engagements légitimes de son état, qui consistait surtout à repasser ses aubes et à mener brouter sa chèvre, jamais un seul jour sœur Nanon ne manqua au devoir principal, quêtant discrètement pour les malades pauvres et préparant à leur intention, quand son travail lui en laissait le loisir, toutes sortes de confitures dont elle seule avait le secret.

Dans la simplicité de son âme, c'est ainsi que sœur Nanon comprenait les mots « bonne mort » : une mort tranquille, entourée de quelques gâteries.

Pour le reste, sœur Nanon ne s'en

inquiétait pas, comptant sur les effets de la grâce et sur l'indulgence infinie d'un Dieu que, sans mal penser, tout naturellement, elle avait créé quelque peu à sa propre image

— Chacun a son paquet, qui gros qui petit, disait sœur Nanon ; c'est à la fin que tout se règle.

Puis elle ajoutait, montrant le ciel :

— La grande maison bleue est large ; qui sait? en se serrant un peu, peut-être trouvera-t-on là-haut de la place pour tout le monde.

Car, hérétique inconsciente, elle ne pouvait concevoir l'enfer.

Toujours vive et gaie avec cela!

L'inquisition l'eût brûlée ; mais aux âges de vraie foi, alors que les paysans canonisaient qui les aimait, on lui eût bâti quelque part, sur quelque rocher bien en vue, un oratoire rustique comme elle,

abritant une statuette à sa ressemblance, modelée dans la glaise et vernissée de jaune au four du potier.

Un jour, faveur qu'elle ne prodiguait pas, sœur Nanon fit entrer Domnine dans sa chambre; ce fut pour l'ingénue fillette comme une vision de paradis.

Domnine n'avait jamais rien vu de comparable.

Ces rideaux si blancs aux fenêtres! Ce carreau net, d'un si beau rouge, où se réfléchissait le bas des meubles et sur lequel, tandis qu'avec ses gros souliers elle avait peur de glisser, les pantoufles bronzées de sœur Nanon craquaient à chaque pas doucement et pieusement!

Et ce crucifix, les bras étendus, sœur Nanon expliquant que Jésus, mort pour tous, ouvrait ainsi pour tous ses bras!

Et ces reliquaires venus d'Italie, où l'on voyait sous la vitre des fragments d'os

avec des devises latines au milieu d'enroulements de papier doré! Et le plus beau : ces deux bouteilles, travail d'un ouvrier d'autrefois, représentant, en verre soufflé, l'une la naissance de saint François dans une étable toute pareille à celle de Nazareth, et l'autre saint François debout après sa mort, sous la voûte qu'il s'est choisie pour sépulcre, tandis qu'autour de lui se groupent, artistement représentés, les poissons en paquet, leur tête hors de l'eau, alors qu'il passe sur la rive, les hirondelles à qui il parlait, le loup maigre qu'il apprivoisa, les arbres qu'il faisait verdir en hiver et les fleurs que produisait la terre aride en recevant le sang vermeil de ses plaies.

Dans la chambre de sœur Nanon flottait une délicieuse et indéfinissable odeur d'encens, de cire et de pommes mûres.

Toutes ces choses ravissaient Domnine.

Enfin, sœur Nanon ayant tourné la clef d'une antique table fermée dont les battants à ferrures luisantes laissaient deviner mille merveilles, fit d'abord cadeau à Domnine d'une pomme toute ridée, car on était en plein hiver, mais qui lui parut infiniment plus douce et parfumée que celles cueillies sur l'arbre, à la saison. Puis, toujours de la table fermée et de ses insondables profondeurs, sœur Nanon sortit, mystérieusement, une boîte.

V

— Ceci, Domnine, c'est pour la Noël.

Et Domnine se sentit tout émue, sœur Nanon lui ayant promis de la conduire à la messe de minuit et de la garder avec elle pour le grand souper.

Car la Noël approchait. On s'en apercevait à mille indices.

D'abord le ciel semblait plus beau, la voix des cloches plus sonore ; et, les jours de marché, de longs troupeaux de dindes, gloussant, s'ébrouant, faisant la roue, secouant leur beau jabot rouge et l'extra-

ordinaire pampille qui, tantôt à droite, tantôt à gauche, retombe et ballotte sur leur bec, traversaient la ville conduits par des campagnards armés de baguettes.

Ils s'arrêtaient aux carrefours, devant les fontaines gelées où luisaient, comme diamant, de longues aiguilles de glace. Les grand'mères et les mamans venaient là, pour un double écu, acheter chacune sa dinde qu'elles logeaient au galetas et qu'elles gavaient avec des noix.

Et, pendant les veillées, à l'aide de deux galets polis, l'un rond et plat, l'autre allongé, primitifs ustensiles choisis avec soin dans le gravier de la rivière, on cassait les amandes amères destinées à la confection du nougat.

Pour la première fois de sa vie, Domnine s'intéressait, avec l'espoir d'y prendre part, aux promesses de ces grandes joies.

Deux semaines auparavant, en sa pré-

sence, sœur Nanon avait mis germer le blé de Sainte-Barbe, dont la précoce verdure, symbole de renouveau, doit décorer la table où se sert le repas de Noël.

Pour cela, on met simplement une pincée de blé au fond d'une assiette que l'on humecte d'un peu d'eau, et voilà les semailles faites. Patience ! Au bout de quelques jours, dans la tiédeur du logis clos, sur le coin de la cheminée, le blé de Sainte-Barbe germera.

Sœur Nanon gardait en réserve, à cette intention, deux assiettes en faïence peinte de Varages, aussi brillamment vernissées que du Moustiers, la première représentant une belle dame qu'un âne portait, l'autre un garde française qui jouait du fifre.

Ce garde française, cette belle dame, et surtout cet âne, dessiné en vert d'un trait si fin, émerveillèrent Domnine, et ce n'est

pas sans regret qu'elle les vit ainsi, à peine aperçus, disparaître sous une couche de grains roux.

Mais elle s'en consola bien vite à mesure que le blé poussait : d'abord des points blancs qui étaient les germes, puis des tiges minces et pâles qui, de plus en plus verdissantes, serrées et drues, finirent par constituer une sorte de petit pré.

Le blé pousse, disait sœur Nanon, la Belle Étoile s'est levée, les bergers partiront bientôt, et les Rois qui viennent de plus loin doivent à présent se mettre en route.

Tout cela, rois, bergers, sous forme de « santons », était contenu dans la boîte. Domnine dut aider sœur Nanon à débarrasser les figurines en argile de la ouate qui les protégeait.

Il y avait, avec le bœuf et l'âne, l'Enfant-Dieu sur sa paille et la Sainte-Famille. Gaspard et Balthazar et Melchior, le bon

Roi nègre, qu'une file de chameaux suivait. Il y avait le « ravi » et la « ravie », agenouillés, l'œil en extase. Il y avait le remouleur, dont la roue fait des étincelles. Il y avait le meunier grognon qui, réveillé dans son premier sommeil par le cri des partants et le concert des anges, apparaît à la fenêtre de son grenier, en bonnet de coton, sa lanterne à la main. Des paysans, des paysannes, tous portant quelque humble présent : panier d'œufs, agnelet, ou bien gâteau de miel. La bohémienne arrivait avec ses tarots; le forçat, de rouge vêtu, présentait ses chaînes brisées. Seul, le tambourinaire ne portait rien, car il ne possède, hélas ! pour fortune, que sa musiquette et son fifre; mais il régalera Jésus d'une aubade, et ne sera pas le plus mal accueilli.

Domnine aurait voulu les manier, savoir leurs noms.

— Pas encore, sœur Mouche ! lorsqu'ils seront en place.

Avant tout, il s'agissait d'établir la crèche, importante affaire, et d'improviser sur l'étroit couvercle du pétrin, avec ses montagnes, ses rivières, ses précipices, ses rochers, ses fermes, ses châteaux, ses villages, ses ponts, ses routes, le pays d'idéal et de rêve au milieu duquel, en groupes pittoresques, tant de personnages doivent évoluer.

Sœur Nanon chargea Domnine de ce soin; et ce furent pendant huit jours des courses dans la montagne, d'où elle revenait transie mais heureuse, rapportant des mousses veloutées, des rameaux couverts de lichens et pareils à de petits arbres, des concrétions, des cailloux bizarres qui allaient servir à figurer en vivant relief une chimérique Galilée que le Christ n'eût certes pas reconnue, mais bien faite pour

encadrer, sans souci de la couleur locale, des santons bravement vêtus en paysans provençaux.

Ces promenades, faites ainsi en dépit du froid vif, sur la neige craquante, laissaient chaque fois à Domnine des sensations délicieuses.

Elle aussi, d'un cœur ingénu, allait cherchant la divine étable. Les oisillons frileux qui becquetaient les grains de corail des haies lui semblaient chanter des Noëls; et un jour, devant une masure effondrée à qui le ciel servait de toit, elle s'étonna de ne pas trouver là saint Joseph son lys à la main, Jésus souriant et la Vierge.

VI

Dès lors, Domnine fut de toutes les fêtes.

Le dimanche, bien enveloppée de sa mante, sœur Nanon se faisait accompagner par elle à la première messe; et, le jour du Vendredi saint, elle l'amena visiter les Paradis.

Chaque église et chaque chapelle, dans la ville comme dans le faubourg, avaient le leur, tous luttant de richesse et d'ingéniosité pour faire revivre, en une représentation naïvement théâtrale, le der-

nier acte du grand drame dont le Calvaire fut témoin.

Au fond de la nef obscure, le maître-autel, s'illuminant d'innombrables cierges, disparaissait sous un amoncellement de trésors.

Et Domnine, de ses yeux d'enfant, admirait les tapisseries d'autrefois, dont les arbres feuillus, les oiseaux et les personnages se cassaient bizarrement à l'angle des gradins; les belles faïences peintes prêtées par les « vieilles familles »; puis aussi de la vaisselle plate, une soupière d'argent à gros ventre arrondi multipliant les flammes d'or, des cafetières Louis XV qui, leur bec tourné contre le mur, remplissaient noblement le rôle d'urnes; et, tout au bas de l'éblouissant échafaudage, au milieu d'un entassement de branches vertes et de mousses, la grotte du sépulcre où gisait, mystérieux symbole, un doux

agneau frisé, un agneau véritable, portant encore au cou, dans la laine blanche qui saigne, tout neuf, le couteau du boucher.

Ce jour-là, chez les Ursulines, des religieuses chantaient invisibles, derrière des grilles; et les pénitents blancs dans leur chapelle, célébraient l'office de « Ténèbres ».

Ils psalmodiaient en latin lugubre. Après chaque psaume, le prieur, effrayant à voir avec les trous noirs de sa cagoule, éteignait un des cierges plantés en triangle et qui, seuls, éclairaient la chapelle. L'ombre s'épaississait lentement. Après le dernier cierge éteint, nuit complète et complet silence.

Alors, — cela s'appelait faire « barrabas » — malgré un peu de tremblement, les gamins de la ville entraient en scène ; et poussant de grands cris, sortant de dessous leurs blouses des crécelles et des

conques marines, exécutaient, cachés dans l'ombre, un charivari formidable.

Le tout gravement, comme pour accomplir un devoir, avec la conscience et l'orgueil d'être ainsi les gardiens d'une tradition vénérable. Les pénitents, néanmoins, les chassaient et voulaient les battre. Mais Domnine, elle, restait sage près de sœur Nanon, avec des airs de petite sainte.

Au printemps, quand, plus hâtifs que la primevère, les safrans percent de leurs pétales aigus l'humide verdure des prés, les enfants du quartier qu'habitait sœur Nanon, hiérophantes ingénus, choisirent Domnine pour Belle-de-Mai.

Dans l'encadrement d'une porte transformée en sanctuaire à l'aide d'un antique couvre-pied aux couleurs vives que la bonne sœur Nanon prêta, Domnine, couronnée de feuillage et vêtue d'une robe fleurie, restait immobile sous son voile,

assise avec une majesté de déesse, les genoux couverts de roses effeuillées.

— Donnez à la Maïe !... disaient, en secouant une tirelire, ses compagnes.

Les passants s'arrêtaient et la trouvaient charmante.

Ainsi, sans être guérie tout à fait de sa sauvagerie première, Domnine allait, s'habituant à ne plus se sentir méprisée.

VII

Les quatre ou cinq années qui suivirent doivent être comptées parmi les années heureuses de Domnine. Sœur Nanon, qui, décidément, ne pouvait plus se passer d'elle, lui faisait partager ses occupations, et ces occupations étaient des plaisirs.

Sœur Nanon possédait plusieurs terres qui, avec leurs olives qu'il fallait moudre ou confire, leurs amandes, leurs noix qu'il fallait casser et trier, occupaient largement les loisirs de l'hiver.

Elle possédait entre autres, en face de

la ville et pas très loin, de l'autre côté de la rivière, au milieu de voûtes rompues et d'écroulements de murailles, un jardinet qu'encadraient les arceaux d'un cloître, avec un arbre centenaire au tronc bossu, noueux et noir, dernier témoin survivant de l'opulente gourmandise monacale, qu'elle appelait le « Poirier des Pères ».

Sœur Nanon se régalait des poires en maudissant la Révolution qui avait détruit le couvent, et Domnine leur trouvait un goût surnaturel, pareil à celui des pommes de la table fermée.

Il y eut là, jadis, un couvent aboli depuis comme tant d'autres. La tradition parle encore des magnificences du séjour. Mais le grand vivier, transparent paradis des carpes, garde aujourd'hui à peine assez d'eau, au fond d'un trou envahi de prèles et de joncs, pour donner à boire aux rouges-gorges; béantes sous le pied parmi

l'herbe des cours, les caves dignes de Thélème ont pris des aspects d'oubliettes; et dans le réfectoire transformé en écurie, les bourriquets n'osent plus braire, tant la résonance et l'écho des hautes ogives leur font peur.

Domnine pourtant se plaisait à ce clos des Pères; et c'était une joie pour elle quand sœur Nanon, au temps des vacances et les poires se faisant mûres, l'envoyait surveiller le poirier contre la maraude.

L'endroit, à cause de son aridité, abordait en « Prie-Dieu de chaume » — c'est le nom qu'on donne en Provence aux mantes religieuses; on les appelle aussi « Dames blanches » — et digne fille spirituelle de sœur Nanon et de saint François, Domnine, malgré la férocité visible de leurs yeux durs et ronds ainsi que des perles de verre et de leurs formidables mandibules, ne doutait point qu'elles ne priassent le

ciel lorsque, avec un geste presque humain, elles joignaient dévotement leurs pattes en scie, pâles et maigres.

— Elles montrent, dit-on, leur chemin aux petits enfants qui s'égarent; quelque jour, j'irai dans les bois, songeait Domnine; le soir venu, je m'égarerai et les Dames blanches me montreront mon chemin.

Le clos des Pères abondait également en sauterelles, mais Domnine ne s'en méfiait point.

Or, un après-midi qu'elle gardait les poires, l'envie de faire un somme la prit; et, après avoir enlevé, à cause de la grande chaleur, son corselet, au lieu de le suspendre, comme c'est l'habitude, après quelque arbre, elle le laissa par terre auprès d'elle.

Ce fut une grave imprudence, car il y a sauterelles et sauterelles.

Celles de qui Domnine ne se méfia point appartiennent à une espèce tout à fait particulière.

On ne les rencontre guère aux abords des fraîches prairies, des chènevières arrosées, sybaritiques régions bonnes pour la grosse sauterelle verte, qui, le corps lourd et mou, traîne un grand sabre derrière elle et ne vole point.

Elles, nerveuses et maigres, ne se plaisent que sur les pentes brûlées du soleil, dans les vignes et les olivettes, au milieu des mottes poudreuses pétries de cailloux coupants et d'éclats de pierre à fusil; ou encore au tournant de quelque chemin creux encaissé de murs en pierre sèche, où les rayons réverbérés condensent une chaleur de four, et que bêtes et gens se dépêchent de traverser.

Là, quand vous passez, sous le sabot du mulet ou de l'âne, c'est, dans l'aveuglant

éclat du soleil, comme un nuage qui se lève, un frisson d'ailes bleu d'azur et d'autres couleurs coquelicot, une volée de corps aigus vous piquant en flèche au visage; puis, le défilé franchi, tandis que derrière vous le nuage se rabat sur terre, on se retrouve, tel un assassin après son crime, ensanglanté de pied en cap par la bave qu'ont crachée sur vous ces bestioles enragées.

De quoi peuvent-elles bien se nourrir?

De l'air du temps! peut-être encore du gazon sec, brun comme amadou, qui se recroqueville au revers des talus, et que parfois l'allumette d'un paysan fumeur de pipe ou bien la bourre d'un chasseur fait partir en traînée de flammes.

Mais ce qu'elles adorent par-dessus tout, ce qu'elles préfèrent même aux fétus racornis et péniblement broyés où s'use l'acier de leurs mâchoires, c'est la laine

non teinte et grossièrement tissée des bures dont s'habillent les gens de la terre.

Malheur au travailleur qui fait comme Domnine et, sur le midi, quitte la veste pour manier plus aisément le hoyau ou achever son somme plus au frais. Lorsqu'il veut la reprendre, généralement, il ne retrouve plus que les boutons et la doublure; encore cette dernière est-elle à ce point entamée, qu'en regardant le jour au travers on croit voir toutes les étoiles du ciel.

Mieux que partout ailleurs, les sauterelles se plaisaient dans les ruines du clos des Pères. Domnine, à son réveil, le constata.

Du corselet presque neuf, il ne restait que les deux galons se bridant sur le dos en guise de bretelles; le reste, hélas! n'était qu'un trou.

Et Domnine se désolait, n'ayant plus,

avec la chemise, que son cotillon rayé, quand, sous le poirier, elle entendit rire.

C'était, en train de s'emplir les poches de poires, un garçonnet vêtu comme les enfants des hauts quartiers et qu'elle ne connaissait point. Mais, lui, la connaissait, car il dit :

— Pourquoi donc as-tu l'air de vouloir pleurer, la Civadone?

— Parce que j'avais laissé, pour dormir, mon corselet par terre, et que les sauterelles me l'ont mangé. Comment faire maintenant pour rentrer à la ville!

— Eh bien! la Civadone, laisse-moi t'embrasser et je te prêterai ma veste.

— Non! répondit Domnine, j'attendrai plutôt la nuit sans bouger d'ici. Sœur Nanon ne veut pas qu'on m'embrasse.

— Alors ne dis pas à sœur Nanon que tu m'as vu voler ses poires.

Domnine promit, et le garçonnet lui

prêta sa veste. Mais, tandis qu'il l'aidait à la passer, déjà vicieux et trouvant moyen de lui faire manquer la manche, il lui baisa l'épaule et dit :

— Je suis Médéric, le fils de Mme Mireur.

Domnine raconta son aventure à sœur Nanon. Elle ajouta même, malgré les traités, que Médéric avait volé des poires. Mais femme déjà, quoique ingénue, elle oublia de dire que le petit voleur de poires l'avait, par surprise, embrassée; et ce fut, à douze ans, son premier mensonge d'amour.

VIII

Puis, le temps se passant, lorsque Domnine fut plus grande, sœur Nanon, malgré qu'on en dît, la prit officiellement chez elle en apprentissage.

Et maintenant, rue des Poternes, assidue et grave, Domnine poussait le fer à petits coups, près de sœur Nanon; ou bien, dans un panier aussi haut qu'elle, portait en ville aubes et surplis.

Quelques personnes se scandalisèrent. Mais sœur Nanon déclara, au grand dépit des bonnes âmes, qu'avoir Domnine comme

apprentie, même comme ouvrière, lui plaisait; que ces choses la regardaient seule, et qu'elle comptait bien, lorsque sa vue baisserait trop, lui léguer la boutique et la clientèle.

— A la Civadone, une Mandre!

— Madeleine de ses cheveux a essuyé les pieds du Christ; pourquoi une Mandre, avec la permission du ciel, ne blanchirait-elle pas les surplis de l'abbé Siffroy et les bonnets ruchés des plus sucrées dévotes?

En effet, lorsque sœur Nanon, qui sentait ses yeux s'en aller, dut enfin prendre sa retraite, tout naturellement la Civadone lui succéda.

Sœur Nanon garda l'atelier qui, débarrassé de la grande table à repasser, devint une manière de salon, où désormais la bonne vieille, toujours entourée de commères, « tint sa cour », comme elle disait; et la Civadone, heureuse de quitter

l'horrible taudis du Grand Couvert, vint s'établir au-dessus de sœur Nanon, qui lui loua son premier étage, dans cette chère rue des Poternes, ancien ghetto des Juifs, dont le guichet existait encore, fort étroite, mais égayée par quelques jardins à murs bas, se couronnant pendant la belle saison d'un rideau de claire verdure.

Là, derrière une fenêtre aux carreaux nets, dont la propreté contrastait avec le rustique abandon des maisons voisines, tout le long du jour, sauf de midi à une heure, moment de repos consacré au déjeuner et au tour de ville, on la voyait fourgonner son réchaud et aligner ses longues pailles.

La Civadone aimait enfantinement ce logis que, par comparaison, elle trouvait admirable. Avec la pièce principale qui, donnant sur la rue, servait de cuisine et d'atelier, il y avait une seconde pièce plus

petite dont elle fit sa chambre à coucher.

Blanchi à la chaux, sauf les poutrelles du plafond, que le maçon, d'un goût barbare et délicat, voulut quand même peindre en bel azur, cet ancien grenier où sœur Nanon avait si longtemps serré ses récoltes devint pour la Cidavone un palais.

Sans compter le lit en noyer neuf acheté sur ses premières économies, elle avait placé là une antique commode à lourds battants, agrémentée d'extraordinaires ferrures, vermoulue un peu, mais admirablement reluisante à force d'être frottée chaque matin d'un chiffon imbibé d'huile de noix, et une glace Louis XIII, dont les biseaux et le cadre noir plaisaient instinctivement à ses ingénus besoins d'élégance.

Mais le plus beau : c'est que, sur le derrière, la chambre communiquait de plain-pied avec une spacieuse terrasse, et que

cette terrasse regardait la campagne, entre la masse de l'église, jadis cathédrale, et une tour des vieux remparts, demeurée debout.

Par une disposition architecturale assez commune à Rochegude, la chambre, du côté de la rue, se trouvait au premier étage et la terrasse dominait le quartier du Riou de la hauteur d'un quatrième. De sorte qu'en se penchant, Domnine — depuis son établissement, on prenait l'habitude de l'appeler ainsi — pouvait voir au-dessous Brusquette, la bourrique de sœur Nanon, qui, libre dans son écurie, passait la tête à la fenêtre, et s'amusait parfois, elle aussi, à contempler le paysage.

Encadré de deux maisons en avancée, avec une vieille vigne centenaire montant d'un jardinet en contre-bas, ce « soulaïairé » était tout à fait solitaire, qualité d'impor-

tance pour un « soulaïairé ». On s'y trouvait comme chez soi, et l'on n'avait pas de voisins.

Des crevasses de la vieille tour, fleurie au printemps de violiers couleur de miel et de blanches gueules-de-loup, les pigeons fuyards s'envolaient par bandes, tandis que du clocher de l'église dressant par-dessus la sacristie militaire et lourde, percée de meurtrières, sa couronne de piliers romans, les notes de bronze tombaient, mélancoliques, le matin, pour la salutation à Marie, mais joyeuses et gazouillantes quand, pour quelque enterrement d'enfant, elles « trignolaient » et carillonnaient le départ au ciel de l'angelot. Puis, c'était dans le grand silence un coup isolé, deux, trois coups, selon que les dévotes en mal de confession réclamaient M. le curé, le premier ou le second vicaire.

Vingt fois le jour Domnine, entre deux

coups de fer, avec la joie naïve d'un enfant, allait admirer sa terrasse et sa vigne.

L'aménagement s'étant fait en hiver, Domnine avait d'abord craint que la vigne ne fût morte. Elle la tailla pourtant, et quel ne fut pas son contentement de voir, au bout de quelques semaines, les blessures du cep distiller la sève et des gouttes pures en tomber plus limpides que le cristal des sources. Après, sur l'écorce dure, des bourgeons en peluche couleur d'argent avaient pointé. Puis, les feuilles parurent, toutes petites, mais complètes déjà dans leur taille mignonne. A droite, à gauche, cherchant un point d'appui où accrocher leurs spirales, des jets, que le moindre souffle d'air faisait mouvoir, avaient jailli. Et déjà, au long du sarment, se dressaient des houppettes vertes, qui, si l'été leur prêtait vie et si la fleur n'en

coulait pas, promettaient autant de superbes grappes ambrées.

En attendant les grappes, Domnine avait mis des fleurs sur sa terrasse; et ces fleurs attiraient des papillons et des abeilles que, de l'aurore jusqu'au soir, hypocritement, les yeux mi-clos et feignant de dormir au soleil, le chat de sœur Nanon guettait.

Une barrique défoncée contenait l'eau pour l'arrosage. Souvent, des oiseaux y venaient boire.

Un groupe gazouillant de roussettes s'installa même et fit son nid entre le haut du mur et les poutres du toit.

Mais Domnine était surtout fière de quelques plantes d'œillets qui prospéraient merveilleusement dans son domaine, ayant là ce qu'il leur fallait de vent léger et de soleil. Domnine réservait les plus beaux à sœur Nanon. Elle en donnait aussi aux

gamins dans la rue, pour qu'ils ne la poursuivissent plus et ne lui chantassent plus « la belle Mandre ».

L'habitude, d'ailleurs, s'en perdait, depuis que, sous son influence, le Grand Couvert semblait vouloir se hausser à une honorabilité relative.

Le vieux père assagi par l'âge, mais surtout par un rhumatisme gagné à courir la nuit, se grisait moins et ne pensait plus guère au blé de lune.

De son côté, la vieille Mandre commençait, sans encore bien comprendre, à deviner obscurément ce que peut être la vertu. Autrefois, quand on lui demandait des nouvelles d'Irma et de Gusta, devenues l'ornement d'une buvette marseillaise, sans penser à mal, elle répondait : « Ma Irma, ma Gusta?... Oui! je comprends qu'on les envie : elles en ont des bagues et des robes, et de l'argent à plein tiroir! »

Maintenant susceptible, elle se fâchait pour peu qu'ironiquement on lui parlât de la beauté croissante et des jolis yeux de Domine.

IX

Vers cette époque, Domnine, grande et belle déjà, car elle allait sur les vingt ans, eut une aventure qui, presque autant que son entrée furtive, dix ans auparavant dans l'atelier de sœur Nanon, devait décider de sa vie.

Il faut savoir qu'à Rochegude — vieille république longtemps autonome sous la nébuleuse suzeraineté des Césars du Saint-Empire, puis commune libre derrière ses remparts, enfin simple sous-préfecture pour l'éternité sommeillante au bruit que

font la Durance sur les galets de sa grève et le mistral dans les anfractuosités sonores de son rocher, mais que cependant à dix lieues on appelle toujours « la Ville ! » en souvenir de son passé — la noblesse était inconnue.

Car raisonnablement on ne peut pas compter pour un corps de noblesse quelques hobereaux fort mésalliés et quelques fils de robins qui, une particule d'occasion au bout de leur nom plébéien (les fraudes d'état civil furent longtemps aisées dans l'ombre des notariats et des greffes), mènent avec économie, entre leur modeste maison de ville et leur ferme parfois décorée du nom de château, une existence mi-partie citadine et campagnarde.

Trois classes n'y existent pas moins : les paysans, les artisans et les bourgeois.

Classes ouvertes, à vrai dire, car tous, artisans ou bourgeois, sont plus ou moins

de souche paysanne, et pourraient, s'ils cherchaient bien, se trouver dans les bas quartiers de lointains et authentiques cousinages, mais classes constituées sévèrement.

Il faut souvent deux, trois générations, la disparition des grands parents, des alliances diplomatiquement combinées, pour que le fils d'un artisan riche, même lorsqu'il vit de ses rentes, soit considéré comme bourgeois ; et une fille de paysans, largement dotée, le ruban au bonnet et la chaîne au tablier, n'en devient pas artisane pour cela.

Il faut savoir encore que Rochegude, comme presque toutes les petites villes déchues, mettait son dernier orgueil à posséder un corps de musique qu'elle s'imaginait sans rival.

Musique surtout d'artisans! Car aux paysans, forcés de se battre, du matin au

soir, avec la terre, le temps manque; et les bourgeois, d'après ce qu'affirme le chef, ne sont pas suffisamment « organisés ».

Chez les artisans, au contraire, les enfants, bruns comme des caroubes, naissent un bugle au bec et la giberne décorée d'une lyre en bandoulière.

Quelle pompe aux processions, quels délicieux concerts donnés sous les ormes! Quels triomphes dans les concours! Quelles sérénades le jour de Sainte-Cécile et quelles ripailles, le lendemain, en l'honneur de Saint-Cécilon, un saint d'invention récente et populaire, non inscrit sur le calendrier, lequel se fête an cabanon, avec accompagnement de vin gris, d'escargots tapés et d'aïoli.

En outre, chaque dimanche, lorsque le temps le permettait, les plus jeunes musiciens avaient coutume, après vêpres, de

faire hors des remparts une promenade.

C'étaient des sorties sans solennité, les anciens ne s'y mêlaient point.

On traversait gaiement la ville, soudain réveillée au fracas des cuivres; on suivait la rue Droite, sur laquelle s'ouvrent à gauche, noires comme des cavernes, les ruelles du quartier de la citadelle, et qui, à droite, voit dégringoler d'autres ruelles en escalier, lumineuses, coupées d'arceaux, dont le dernier généralement encadre, au-dessous d'un pan de ciel bleu, les blancs graviers de la rivière; et l'on allait ainsi tantôt vers le Dauphiné, tantôt vers la Provence, en suivant les collines basses que des milliers d'oliviers, quand le mistral ne les argente point de sa caresse à rebrousse-poil, s'habillent d'un velours vert tendre, jusqu'à un endroit par avance déterminé, mais toujours choisi pour sa fraîcheur et la beauté de ses ombrages.

En arrivant, les instruments jetés sur l'herbe, on buvait la bière et le vin muscat; après quoi, quelques-uns se dévouaient pour remplir l'office d'orchestre, et l'on improvisait un bal.

Filles et garçons, toute la jeunesse avait suivi. Les fillettes se faisaient d'abord prier, debout à l'écart des musiciens, en groupes tentés et railleurs. Mais bientôt une cédait, puis une seconde, toutes deux feignant d'être un peu par force entraînées; les autres cédaient à leur tour, et c'était jusqu'au soir des valses, des quadrilles.

Le plus souvent, les musiciens s'arrêtaient au vallon des Fontainious, situé tout près du moulin de la ville, où trois sources jamais taries sourdent entre les racines centenaires d'un bouquet de chênes et de sureaux.

X

Domnine avait souvent, sans même hélas! songer à y prendre part, envié ces joies.

Le hasard voulut que, le jour de Saint-Cécilon, sœur Nanon l'envoyât, en compagnie d'une voisine, moudre quelques charges de blé au moulin.

La chose n'arrivait guère que deux ou trois fois par an, et chaque fois c'était pour Domnine une fête.

La matinée se passait à laver le blé;

dans les pays latins, les blés se lavent encore.

Au-dessus d'un bassin que le déversoir alimentait, l'aide meunier vidait les sacs, puis remuait sa longue pelle. Le bon grain retombait au fond, roux et lourd comme un gravier d'or, laissant flotter à la surface et filer au courant de l'eau débordante les grains tarés, les fétus et les balles oubliés par le vannage et par la brise.

Des hommes le charriaient ensuite sur des brouettes à claire-voie jusqu'aux étendoirs en plein air dont le soleil chauffait les briques.

Et, tandis que le blé séchait, il fallait faire sentinelle contre les assauts répétés d'une entreprenante volaille.

Le blé, une fois sec, venait le tour de la mouture qu'il était encore urgent de surveiller dans l'intérieur du moulin, tout frais et tout blanc, saupoudré d'une couche

de farine qui s'amoncelait plus épaisse aux bosses du mur sans crépi et changeait en loques d'argent les toiles d'araignées suspendues à l'angle des poutres.

Car, pendant que l'une des deux paires de meules tournait, l'autre se refroidissant au repos, que les sacs se dégorgeaient à beaux grains luisants dans la trémie, et que la fine fleur de farine, jamais roussie, jamais brûlée, s'échappait à travers la mousseline du blutoir, on entendait distinctement, au milieu du fracas de l'eau battue par la grande roue, avec ses mousses qui pendaient et les clairs filets de cristal qui s'égouttaient, la chanson légendaire du moulin :

Tic tac, bats pour toi,
Tic tac, bats pour moi...
Et n'oublie pas l'âne.

Ce qui, en langage de moulin, immémorialement signifia que le meunier le

plus honnête se paye de ses mains au moins trois fois.

Le travail fini, en attendant que l'heure fût venue de recharger les sacs pour revenir avec la fraîcheur, Domnine et son amie montèrent vers les Fontainious, sans réfléchir que les musiciens s'y trouvaient à cause de Saint-Cécilon. Peut-être aussi le savaient-elles.

Or, tandis qu'elles regardaient l'écluse, sorte de mystérieux petit lac encadré de joncs et de saules où l'eau des trois sources s'amasse avant d'actionner le moulin, un des danseurs à qui manquait son vis-à-vis, les appela de loin pour les inviter au quadrille.

Interloqué un peu lorsqu'il reconnut Domnine, le danseur n'en insista pas moins par entêtement ou par politesse, et, troublée autant que ravie, sans réfléchir, Domnine céda.

Personne n'essaya de lui faire affront. N'avait-elle pas M. Médéric Mireur, le beau Médéric, roi de la jeunesse dans Rochegude, pour répondant et cavalier?

Entre deux figures, Domnine, heureuse et rougissante, rappela le temps où, tout petit, au clos des Pères, il volait des poires et des baisers.

Médéric se souvint : complicité légère, de si puérile innocence, dont l'évocation leur fut douce et qui, tout de suite, les lia.

Si bien qu'à la fin du quadrille, lorsque Domnine, un peu gênée quand même, voulut se retirer, tout le monde songeait comme Médéric, s'accordait à la trouver charmante.

Ce premier événement, qui, d'ailleurs, passa presque inaperçu, devait en amener un second au sujet duquel s'émurent davantage les esprits.

Trois mois après, au carnaval, en considération de ce précédent, grâce peut-être aussi à la discrète influence de M. Médéric, pour la première fois, Domnine fut invitée au bal des artisans.

Chose de tout point considérable! Une si subite élévation aux gloires de l'artisanat, importante pour toute autre fille des Bas-Quartiers, devait paraître bien plus précieuse pour elle. C'était le passé s'effaçant, un commencement de vie nouvelle, le voile jeté sur les souvenirs du Grand Couvert.

Aussi d'abord n'y crut-elle pas, s'imaginant qu'on voulait se moquer. Mais quand elle reçut la lettre à son nom, quand elle lut sur l'enveloppe : « Mademoiselle Domnine... », alors le cœur gonflé d'un peu d'orgueil, seule et s'appuyant au mur de sa terrasse, elle pleura.

Puis un amer retour se fit en son âme.

Devait-elle aller à ce bal? Les jeunes gens, oui, l'avaient invitée. Mais comment la recevraient leurs sœurs, leurs cousines, si fières, qui lui parlaient à peine?

Et, par avance, elle se voyait toute rouge au milieu des regards méchants, tandis que derrière elle, autour d'elle, voltigerait, chuchoté à mi-voix, l'odieux sobriquet que toujours, nerveusement, elle redoutait d'entendre.

Domnine, néanmoins, se rendit au bal. Sœur Nanon le lui avait conseillé, un peu par douceur d'âme et parce qu'elle devinait son désir, un peu pour s'amuser des jalousies qu'allait provoquer dans Rochegude le triomphe de sa protégée.

Au bal, les impressions de Domnine furent d'abord l'éblouissement, puis la tristesse. On la remarqua moins qu'elle ne craignait. On semblait l'ignorer plutôt dans l'ombre où elle s'était assise. Elle se

sentait seule, heureuse presque d'être ainsi et savourant la triste joie qu'éprouvent à se replier encore les âmes longtemps repliées.

— Si pourtant quelqu'un venait m'inviter, songeait-elle, comment ferais-je pour refuser?

Médéric l'invita, mais elle ne refusa point. Le charme rompu, d'autres encore l'invitèrent. Le lendemain, se réveillant, comme après un rêve, parmi tous les danseurs elle ne se rappelait que Médéric.

XI

Maintenant, au hasard des rencontres, Médéric et Domnine se disaient bonjour; Médéric comprit qu'il plaisait à Domnine.

Domnine fut sa maîtresse, tout de suite et tout simplement. Il suffit d'un soir que Médéric revenait de la chasse et que Domnine allait aux sources choisir une place pour la lessive de sœur Nanon. Si honnête fille qu'on veuille rester, on n'a pas impunément du sang des Mandres dans les veines.

D'ailleurs, depuis le soir du bal, Dom-

nine pensait beaucoup à Médéric. Elle avait toujours devant les yeux son image. Être à tout autre l'eut atteinte dans sa fierté. Avec Médéric, la chose lui sembla naturelle. Et, pure, mais renseignée déjà comme le sont les paysannes, prévoyant l'attaque et la désirant, elle ne conçut pas un seul instant qu'il lui fût possible de résister à Médéric.

Domnine se donna et Médéric la prit. Cela se fit ingénument comme sans calcul de la part de Domnine, et, de la part de Médéric, sans autre sentiment que le joyeux orgueil d'avoir à soi une belle fille par beaucoup d'autres désirée.

Riche, fils unique d'une mère depuis longtemps veuve et qui l'adorait, Médéric et trois ou quatre bons garçons aussi désœuvrés et aussi physiquement heureux que lui, menaient dans Rochegude l'existence de ce que, avant la Révolution, on

appelait un petit gentilhomme à lièvre.

La province a de ces fleurs de bourgeoisie, en qui semblent s'épanouir, ainsi qu'une sève lentement emmagasinée dans une série d'ascendants avares et durs à eux-mêmes, les joies du bien-vivre et du large-vivre. Il est, à ce propos, intéressant de constater combien, avec l'éducation libérale et relevée d'exercices physiques que les collèges, aujourd'hui, distribuent égalitairement aux jeunes gens de toutes classes, avec le minimum obligatoire de cette vie militaire qui cambre le torse et redresse la moustache, avec le jeu, le cheval, la chasse, il faut peu de temps pour vernisser d'aristocratie le rejeton d'honnêtes quincailliers comme était, par exemple, Médéric.

Sans morgue, d'ailleurs, aimé de tous à cause d'un certain cordial bon garçonisme, il vivait l'égal, le camarade des quelques

bourgeois, employés et demi-hobereaux dont se compose dans un chef-lieu d'arrondissement cette prétentieuse sélection qui s'intitule elle-même « la Société », mais n'en continuait pas moins à fréquenter les artisans et les paysans comme au temps où, gamin, il courait avec eux par les basses rues de la ville.

Pour Médéric seul, ainsi qu'on l'a vu à l'occasion du bal, la séparation des castes n'existait pas. Peut-être cette apparence d'égalité avait-elle rendu plus facile et plus prompte la capitulation de Domnine.

Très fière, intérieurement préservée par le désir qu'il ne la crut pas la pareille de ses sœurs, elle mit une inquiète délicatesse à ne rien vouloir accepter de lui.

Étonné d'abord, puis flatté, Médéric en conçut un sentiment de respect qu'il n'avait jamais éprouvé auprès d'autres

passagères maîtresses ; et cela encore put contribuer à l'illusion de Domnine.

Un jour, pourtant, il voulut quand même lui faire présent d'une bague, mais Domnine, comme chaque fois, refusa.

— Pourquoi me donner, disait-elle, ce que je serais obligée de cacher. De telles parures ne sont pas pour les pauvres filles de ma sorte. Gardez votre bague, Médéric, peut-être la regretteriez-vous. Elle me semble belle, belle autrement que celles qu'on vend chez les orfèvres, et vous vient sans doute de famille. Madame votre mère, quand plus tard vous vous marierez, pourrait s'étonner de savoir que vous l'avez offerte à la Civadone.

C'était en effet une bague ancienne trouvée par Médéric dans les tiroirs d'une grand'tante dont les Mireur avaient hérité.

Domnine, naïvement, l'admirait, la tournant et la retournant, faisant reluire

les facettes ; et Médéric, afin qu'elle la gardât, lui murmurait ces mots de mensonge qui si aisément montent aux lèvres des amants même par avance infidèles, tant que la flamme de leur désir dure et qu'ils s'imaginent aimer.

— Pourquoi d'aussi folles idées ? Se marier, lui Médéric, oublier Domnine !... Mais il n'avait jamais aimé, il ne saurait jamais aimer qu'elle... N'étaient-ils pas heureux ainsi ?... qui les empêchait de l'être toujours ?

Et baisant ces beaux yeux où, malgré que la bouche essayât de sourire, perlaient les larmes d'une résignation douloureuse, un peu ému lui-même et convaincu presque, il voulut jurer...

Mais Domnine n'était pas de celles qu'on trompe :

— Non, Médéric, ne jurez pas ! C'est sans calcul que je vous aime. Je sais tout

ce qui nous sépare et j'aurais honte d'espérer de vous la seule chose qui ne soit pas en votre pouvoir. Si un jour — je désire qu'il soit lointain, je désire même qu'il n'arrive jamais — une autre porte cette bague, vous n'aurez pas besoin de trop plaindre Domnine. Domnine, ce jour-là, vous tiendra quitte, ayant eu sa part de bonheur.

Médéric se taisait, quand, soudain, redevenue rieuse, Domnine alla, sous les linges de l'armoire, chercher la boîte en bois où elle serrait ses bijoux :

— Vous avez raison, Médéric ; mais puisqu'il faut qu'entre nous un anneau s'échange, c'est moi qui, aujourd'hui, fournirai l'anneau. Et vous l'accepterez : en Provence, fille commande !

Puis, avec des précautions enfantines, elle prit dans la boîte un de ces annelets en verre filé portant comme chaton une

souris microscopique, et qui, parmi filles et garçons, servent aux badinages d'amour.

On les rapportait de Beaucaire, après la foire.

Et c'était pour les enfants une fête que ce déballage qui durait toute une semaine, avec le mouvement inusité des magasins, l'encombrement des caisses ouvertes, pleines de sérieuses et commerciales marchandises, mais dont chacune, dans son coin, recélait, enveloppés de paille, les cadeaux réservés aux petits : fichus orientaux, colliers de perles fausses, cliquetantes verroteries, tambours en fer-blanc colorié, dont le vernis reluit et poisse, poupées sans bras, arches de Noé et trompettes de bois sentant encore bon la résine.

Un vieux marchand, quelque peu ivrogne et secret ami du père Mandre avec qui parfois il se grisait, avait donné cet anneau à Domnine toute petite, s'étant senti fâché

de la voir triste et sans joujoux au milieu de la joie des autres.

Il venait d'offrir mieux à Irma et Gusta, les deux aînées. Mais Domnine, dans son innocence, accepta l'anneau d'un cœur reconnaissant. Il fut longtemps sa seule richesse. Elle l'avait toujours gardé, bien que, depuis des années, le vieil ivrogne fût mort.

Cet anneau de verre, trop large pour Domnine, allait juste au petit doigt de Médéric. Son exiguïté les fit rire, et l'anneau d'or fut oublié.

— Vous porterez mon anneau, disait Domnine. Il n'engage pas pour toujours, et, fragile comme l'amitié, ne dure que pendant qu'on aime. Faites qu'il dure, Médéric! Si vous me donniez le pareil, je crois qu'il durerait toujours.

XII

Ils s'aimèrent six mois ardemment.

D'abord des rendez-vous, le soir, à l'endroit où ils s'étaient la première fois rencontrés. Rendez-vous inquiets, passionnés d'autant plus! Furtive et tremblante, Domnine s'alarmait pour un rien, pour un frisson de feuilles, pour un reflet de lune sur l'eau; et, Domnine une fois partie, Médéric restait là des heures à penser vaguement en fumant des cigares et en regardant les étoiles.

Puis, Médéric vint chez Domnine.

Un soir, par enfantin caprice, et pour se manifester dans sa gloire, elle avait voulu lui montrer la chambre de la rue des Poternes, les œillets de la terrasse. Médéric fut ravi, elle heureuse.

Bientôt, l'habitude se prit ; et, à moins qu'il ne fît trop clair, toutes les nuits, une fois les lumières éteintes et le quartier paysan endormi, Médéric, retenant son haleine et assourdissant le bruit de ses pas, avec la crainte d'éveiller sœur Nanon, se glissait dans l'escalier.

Il y eut ce miracle : malgré l'œil méfiant et toujours ouvert de l'inquisition provinciale, jamais personne ne les soupçonna. Médéric savait être prudent, et Domnine, restant la même, n'avait pas occasion d'étaler ces compromettants gages d'amour, bijoux, fichus ou châles neufs par qui tant de fillettes se trahissent.

Une fois, Médéric laissa passer l'heure

du départ matinal et dut rester toute une journée chez Domnine. Délicieux contretemps! Domnine, sous son tablier, en grand émoi, apporta un repas léger qu'ils se partagèrent.

Lui vit, au moment du soleil levant, les martinets tourbillonner autour du clocher teint de rose. Il entendit Domnine causer avec les pratiques et sœur Nanon, dans l'écurie, maugréer gaiement en gouvernant Brusquette.

Sur la fin, pourtant, le soir lui parut long à venir; et, comme il ne pouvait pas fumer, des idées mélancoliques l'envahirent :

— Sans doute Domnine était charmante et il aimait beaucoup Domnine. Seulement, puisque tout ici-bas a un terme, comment cela finirait-il?

Mais le jour baissait. Domnine reparut, apportant des fleurs et des fruits. Il l'em-

brassa non sans tendresse. Domnine lui semblait plus belle. Pour la première fois il frissonna en écoutant vibrer dans la chambre, sonores et comme présentes, les notes de l'Angélus. Il eut même, sans savoir pourquoi, un vague désir de pleurer tandis qu'il tenait Domnine dans ses bras ; ce fut la seule éclaircie poétique de sa vie.

XIII

Bientôt, par malheur, la prose intervint et coupa court au royal festin d'amour qu'égoïstement, sans rien compromettre pour sa part, se laissait offrir cette âme bourgeoise.

On n'échappe pas à la physiologie, régulatrice cruelle parfois des romans longtemps prolongés.

Huit jours durant, vers la fin d'avril, Domnine crut être enceinte. Semaine atroce pour la pauvre fille, car Médéric se révéla.

Donc, en un instant, pouvait se perdre ce droit à la fierté, conquis par un si long effort. Comme Rochegude rirait d'elle! D'autres ayant failli, l'opinion leur avait presque pardonné. On ne pardonnerait pas à Domnine. Les gamins, de nouveau, allaient lui chanter la chanson :

Laisse-la passer, la belle Mandre...

Elle se voyait comme ses sœurs Irma, Gusta, revenue à la honte du Grand Couvert. Jamais plus lourdement, plus inexorablement, n'avait pesé sur elle la fatalité de sa vie.

Médéric cependant se désolait, songeant à lui-même, non à Domnine. Incapable d'une généreuse décision, pour tout réconfort à ses angoisses, il parlait de départ, de délivrance clandestine, d'autres louches moyens encore... Et Domnine avait peur de lire dans l'eau trouble de ses pensées.

Puis quand Domnine lui annonça qu'elle s'était effrayée à tort, il laissa voir la joie d'un soulagement misérable.

Cette alerte passée, leur existence recommença pareille. Mais le beau Médéric s'était promis de rompre. Les liaisons avec d'honnêtes filles sont décidement trop dangereuses. Il en voulait presque à Domnine de n'être pas comme tant d'autres. Un si parfait désintéressement, une fidélité si grande, devaient cacher quelque calcul.

Il s'éloigna donc peu à peu de Domnine; et Domnine, le devinant, souffrit, mais ne le retint point.

Un jour, elle lui demandait :

— Qu'est devenu l'anneau de verre !

Il répondit brutalement :

— Voilà beau temps qu'il est cassé.

— Adieu alors, Médéric !

— Adieu, Domnine !

Ce fut la fin de leurs amours.

XIV

Domnine s'imaginait ne plus aimer : c'est ce qui explique sa résignation.

Elle ne s'émut guère en apprenant, à cinq ou six mois de là, que Médéric épousait une héritière ; et Médéric, dans son égoïste tranquillité, ne s'étonna pas davantage lorsqu'on lui annonça plus tard, comme une nouvelle indifférente, que la Civadone se mariait avec le Trabuc de la Font-des-Tuiles.

Ce mariage fit parler.

On se demanda si Gusta, Irma, la mère

Mandre, avec le père, assisteraient à la noce. Mais pas un mot sur Domnine, comme auparavant respectée! Du reste, à supposer qu'il en existât, ce double mariage aurait suffi pour faire tomber tout soupçon.

Voici, en ce qui concerne Domnine, comment les choses s'étaient passées.

Un jour, sœur Nanon l'appelant :

— Arrive, petite, j'ai quelque chose à te dire.

Et mystérieusement elle l'avait conduite non dans l'ancien atelier du rez-de-chaussée où, n'y voyant plus guère que du bout des doigts, elle passait ses journées à filer au rouet des cocons bourrus, mais dans la chambre à bonne odeur de cire et de pommes, la chambre des rideaux blanc et du crucifix aux bras grands ouverts.

Ce ne pouvait être évidemment que

pour une communication grave. Domnine eut peur. Les fautes reviennent comme les morts, et ce que l'on croyait caché, au moment où l'on y pense le moins, se découvre. Elle eut peur que sœur Nanon ne connût tout, et, dans cet escalier où la nuit, à tâtons, retenant son haleine, tant de fois Médéric se glissa, une horrible angoisse serrait son cœur.

Mais sœur Nanon était souriante. Il y avait même dans son sourire de la malicieuse bonté.

— Assieds-toi ici, ma Civadone, elle la nommait toujours ainsi dans ses jours de gaieté ! ici, plus près, tout près de moi... Te voilà grande et belle fille. Vingt ans passés, bientôt. C'est la saison où, de mon temps, on commençait à songer au mariage. Le mariage, pour celles que l'idée de leur cœur ne porte pas à choisir Dieu, est une noble et sainte chose. Il

réjouit le Ciel et, par surcroît, éloigne les tentations. Car jolie et pauvre, pauvre surtout comme tu l'es malgré ton métier, les tentateurs ne te manqueront point.

Au mot de mariage, tout de suite, Domnine s'étonna, n'ayant jamais imaginé dans ses rêves les plus ambitieux que quelqu'un pût vouloir d'elle comme femme.

Et sœur Nanon continuait, toute réjouie de l'étonnement de Domnine.

— Non ! quoique je voie clair dans tes yeux qui ne peuvent rien me cacher, sœur Nanon, la sœur Nanon des sept soleils, ne radote point en te parlant comme elle parle.

Sœur Nanon sait un amoureux, pas bien beau garçon, pas bien jeune, mais tout taillé pour faire le meilleur des maris. Il en perd son dormir, pauvre homme ! L'as-tu remarqué, seulement? Aujourd'hui, hélas ! les filles n'ont de regards

que pour les freluquets. As-tu remarqué que Trabuc...

— Le vieux Trabuc de la Font-des-Tuiles?

— Parfaitement! le vieux Trabuc, il aura bientôt cinquante ans! le vieux Trabuc qui, sous prétexte d'être mon rentier pour la vigne du Plant-des-Tines vient, depuis trois mois, tous les dimanches que Dieu fait, s'installer en bas, au plain-pied, immobile et muet comme un saint de bois et n'ayant l'air de vivre que si, par hasard, la Civadone passe; Trabuc qui, avec l'espoir de te rencontrer, m'apporte tout le temps des gibiers dont je n'ai que faire, et qui un jour, Jésus Marie! au beau milieu du saint carême, voulut quand même me laisser je ne sais plus quel diable de canard à bec pointu, à longues pattes, soutenant que c'est viande maigre et que les évêques, sans scrupule, en mangent tout le long de l'an.

Domnine avait rougi. Sœur Nanon se trompa sur le motif de sa rougeur. Domnine rougissait en se rappelant Médéric; mais sœur Nanon s'imagina que c'était de surprise et de joie.

Domnine aurait dû parler, avouer sa faute, chercher au moins un prétexte pour refuser Trabuc. Domnine aurait dû se montrer héroïque.

Mais l'héroïsme est difficile, même aux paysannes. Domnine se tut. Le mariage de Médéric ne l'avait-elle pas dégagée? Elle se tut, absoute en son âme par la certitude qu'elle croyait avoir de ne plus aimer, et par le serment qu'elle se fit d'oublier à tout jamais Médéric.

XV

Depuis, Domnine vivait heureuse.

Elle avait cédé son atelier et quitté la ville pour suivre Trabuc au Mas de la Font-des-Tuiles. Dur sacrifice auquel, pourtant elle se résigna, et que sœur Nanon, privée d'elle, prit en esprit de pénitence.

D'ailleurs, au moins deux fois par semaine, le dimanche et le jour de marché, Domnine descendait à Rochegude avec son panier tressé d'« amarines » contenant, sous une couche d'herbes montagnardes, quelques pots de crème cuite ou une demi-

douzaine de « brousses » à peine caillées. Les plus douces et les plus fraîches étaient toujours pour sœur Nanon.

Le bien-être régnait chez Trabuc; et c'était un plaisir pour les gens de la ville quand le hasard des promenades les conduisait vers le Mas de la Font-des-Tuiles.

Il y avait tout près du chemin et le long du sentier qui mène au Mas, sous un solitaire revers de roche, une source toujours pure et vive s'épanchant au pied d'un noyer. On s'arrêtait là volontiers, pour l'heure du goûter, sous le noyer, à côté de la source.

Mais aussitôt assis, vous étiez sûr de voir le brave Trabuc apparaître.

Et, Trabuc prétendant qu'à force de mousser dans la gourde le vin « soleillé » ne vaut plus rien, qu'au surplus l'ombre du noyer est glaciale et parfois mortelle, il fallait bon gré, mal gré, s'attabler dans

la cassine et laisser adjoindre à son viatique, suivant la saison, du fromage, des fruits, avec une bouteille frais tirée du joli clairet de coteau, cordial comme le soleil qui cuit les grappes sur la souche et sec comme le sol pétri de silex où les racines vont chercher leur vie.

C'est au courant d'une de ces visites que Domnine apprit le veuvage de Médéric.

La nouvelle ne l'émut point, moins encore que ne l'avait émue la nouvelle de son mariage.

Alors elle se réjouit, rassurée et presque orgueilleuse, d'avoir pu, en si peu de temps, si bien redevenir maîtresse d'elle-même.

XVI

Aussi, grâce à la faculté qu'ont les femmes, surtout dans les questions d'amour, d'abolir, alors qu'elles veulent, le passé, rien ce jour-là, pas même un souvenir, ne troublait Domnine et la froide limpidité de son âme, tandis qu'affolé, ne respirant qu'elle, à travers les amélanchiers dont les baies, déjà, se faisaient noires, à travers les viornes et les hièbles aux sanglantes ombelles, Médéric dévalait la pente pierreuse qui, du Pas-du-Figuier, conduit vers le Mas.

Arrivé près de la fontaine, il s'arrêta. Son chien lapait l'eau et lui-même eut envie de boire. Il s'arrêta et attendit.

Ah! si Trabuc à ce moment, comme tant d'autres fois, était apparu soudain en bas du champ, ou s'était redressé du milieu d'une allée de vigne en criant de sa bonne voix affectueuse et rude : « Quoi, monsieur Médéric, sous un noyer à boire de l'eau crue. On veut donc, pour faire plaisir aux médecins, attraper le mal de la mort?... » quel soulagement, mêlé peut-être de regrets, mais quel soulagement!

Trabuc n'apparut pas au bas du champ, il ne se redressa point du milieu d'une allée de vigne. Trabuc était absent, il chassait, et Médéric le savait bien.

Alors Médéric se prit à souhaiter que la Civadone fût absente aussi.

Mais le léger filet de fumée continuait à monter, mince, dans le ciel. Un bruit

s'entendait venant de la ferme, régulier et mou, et Médéric comprit à ce bruit, que la Civadone était là, en train de hacher sa litière.

Un instant encore il réfléchit.

Depuis son mariage et celui de Domnine, jamais plus ils ne s'étaient reparlé.

Peut-être gardait-elle rancune? Peut-être résisterait-elle? Mais s'affermissant tout à coup dans la brutalité de son vouloir, il songea combien ses bras étaient forts. La campagne s'étendait, déserte, personne n'entendrait de cris. L'idée d'un essai de lutte bientôt domptée le flatta même dans son orgueil d'homme et le fit sourire.

Cependant, pour se garantir de la chaleur, Domnine s'était mise à l'ombre du petit perron sur voûte, à une seule pente, qui, dans les rustiques logis montagnards, sert tout ensemble de porche aux étables

et d'escalier extérieur. Le long de l'escalier des poules picoraient.

Sur un escabeau bas, devant un billot fait d'un tronc de chêne, Domnine, les jambes noyées de fraîche verdure, tranchait à petits coups, les prenant par poignées, des buis fleuris et des lavandes dont un gros tas était près d'elle. Dans l'air chaud où dansaient les mouches, une odeur à la fois amère et douce, et très balsamique flottait.

En reconnaissant Médéric, Domnine se dressa. Jamais elle n'avait paru plus désirable et plus belle, pâle soudain, l'air surpris et sauvage, avec ses cheveux emmêlés de buis, son corset rouge, ses bras nus et, dans sa main, le hachoir d'acier qui luisait.

Médéric eut peur. Il dit pourtant :

— Vous le voyez, c'est moi, Domnine !

Elle répondit :

— C'est vous, monsieur?... Vous, Médéric?

Ce nom de Domnine, prononcé ainsi, caressant et brûlant comme aux jours d'autrefois, l'avait tout de suite charmée.

Ils demeurèrent un instant, droits en face, à se regarder, les yeux pleins d'un infini de souvenirs. Ils s'entretenaient de choses en apparence indifférentes. Aucune allusion au passé. Mais, pour tous deux, à travers le néant des phrases et des mots, transparaissait, vague encore, une pensée commune.

Puis Domnine protesta d'un cri, doucement : Médéric la tenait enlacée. Le hachoir d'acier, un instant levé, mais bientôt échappant à sa main molle et faiblissante tomba dans les herbes, sans bruit. Les poules alors s'effarèrent.....

Ainsi le temps ne comptait pas, ni la volonté, ni la juste rancune! Pour une

minute d'oubli, tout se retrouvait comme toujours.

Cependant, Médéric regardait Domnine qui, doucement, honteuse et triste, s'était remise à son travail. Il regardait ses beaux bras nus, sa nuque brune, moite un peu.

— Alors, Domnine, demanda-t-il, cela ne vous a pas ennuyée trop de quitter ainsi Rochegude?

— Au contraire, répondit-elle, depuis longtemps Rochegude ne me disait plus.

Domnine mentait, par féminine complaisance, sachant bien ce que comprendrait Médéric. Et Médéric put croire en effet que Domnine s'était résignée au mariage uniquement pour échapper à l'obsession de son souvenir. L'homme est toujours plus fier d'être aimé quand l'amour qu'on met à ses pieds s'anoblit d'un peu de souffrance.

Ils restèrent ainsi longtemps.

Mais un coup de fusil sonna sur les coteaux.

— Trabuc !... dit à voix basse Domnine qui se dressa, comme réveillée.

— Trabuc ! répéta Médéric.

Et, d'un désir plus irrité, voyant ouverte la maison, Médéric voulut entraîner Domnine.

Elle répondit :

— Non, plus ici !

Ils allèrent par un petit sentier, entre des chênes ébranchés où s'enlaçaient la ronce et la vigne sauvage.

Une cabane de pierre sèche était au bout, sans fenêtres, mais percée de meurtrières, avec une porte étoilée de gros clous au milieu de laquelle s'ouvrait un judas barré par une croix de fer. Cette cabane, la cabane d' « espère », servait en hiver d'affût pour la chasse, et Médéric se souvint d'être venu là, tout enfant, par

une nuit de lune et de neige, attendre les loups, avec Trabuc.

Puis les choses durèrent ainsi.

Mais cette fois Médéric se trompait en croyant retrouver dans Domnine, devenue femme de Trabuc, la facile maîtresse d'autrefois.

Domnine n'était plus l'enfant trahie par son cœur et sa race qui, dès le premier jour, résignée à ne jamais voir en Médéric son égal, s'étonnait d'un cœur humble et réjoui qu'il eût daigné descendre jusqu'à elle.

Depuis, pour Médéric, par lui, elle avait trompé Trabuc, failli au serment, et ceci lui semblait plus grave.

De là, le tragique malentendu!

Car, ce qui pour Médéric n'était qu'un fil léger, fil d'amusette et de caprice, que déjà il pensait à rompre, apparaissait au rêve douloureux de Domnine, consciente

de l'irréparable, saignant de sa faute et d'autant plus s'y obstinant, et disant : « Voilà, je suis telle ! » comme le dur lien des jougs, lanières de cuir emmêlées, dont le bouvier qui les tressa, finit lui-même par oublier le secret.

XVII

Un jour, près d'un an après cela, sœur Nanon, avec Brusquette, sa bourrique, vint voir Domnine.

Depuis longtemps, Domnine n'était plus descendue à la ville, et sœur Nanon, qui possédait un petit carré de vigne au voisinage du Mas de la Font-des-Tuiles, avait pris pour prétexte à ce grand voyage la nécessité de renouveler sa provision de sarments.

Mais il s'agissait surtout de bavarder, car l'hiver était loin encore.

Domnine et sœur Nanon s'embrassèrent; puis, la bourrique les précédant, elles montèrent ensemble jusqu'à la vigne.

Un grand tas de sarments coupés au précédent automne était là en train de sécher; et, sur les grands crocs de bois qui pendaient au bât, Domnine eut bientôt fait d'équilibrer et de lier la charge, portant dans ses beaux bras les faisceaux de lianes sonores d'où tombaient, avec des lourdeurs de fruits mûrs, des escargots gris par douzaines. Les escargots, avant de commencer leur sommeil d'hiver, aiment chercher ainsi la fraîcheur sous les bois morts laissés en plein champ.

Et sœur Nanon, qui était friande, ramassait, derrière Domnine, les escargots dans l'herbe, croyant déjà voir les sarments flamber, et songeant, non sans remercier Dieu qui fit si bien toute chose, combien ces escargots seraient exquis,

grillés avec un hachis de fenouil et d'ail, sur la claire et joyeuse braise.

Au retour, Domnine offrit d'accompagner sœur Nanon un bout de chemin, jusqu'aux « Pleurs de la Madeleine », où la bourrique avait coutume de s'arrêter pour souffler et boire.

C'est, à distance égale du Mas et de la ville, un grand rocher toujours humide, sur les parois duquel mille imperceptibles filets d'eau filtrent parmi des mousses et des herbes chevelues, puis tombent, goutte à goutte, dans un creux qui forme bassin.

De cet endroit, la vue est très belle. On aperçoit tout en bas Rochegude, avec ses remparts trempant dans l'eau, ses quatre tours à mâchicoulis de grès rouge dressées au milieu des platanes du Cours, sa ceinture d'anciens couvents devenus des habitations bourgeoises : les Clarisses, les

Capucins, les Cordeliers, les Ursulines; et, bordant le rocher qui porte la citadelle, l'étroite bande des toits gris traversés de rues aussi minces, aussi nettement découpées que les gerçures dont se fendille, pendant les jours chauds, le limon sec de la rivière.

Un long moment, tandis que Brusquette broutait, Domnine et sœur Nanon s'amusèrent à reconnaître les rues, les maisons, les couvents et à regarder la gare neuve.

Mais un train siffla, parti lentement de la gare, puis, plus rapide et s'empanachant d'une traînée de fumée blanche, entra dans le tunnel qui passe sous le rocher et la ville.

Ce spectacle nouveau encore, car le chemin de fer ne marchait guère que depuis un an, émut diversement les deux femmes.

Domnine songeait qu'il serait doux de

s'en aller ainsi très vite, très loin, de fuir ses pensées, de fuir sa vie, laissant tout se dissoudre derrière soi et s'effilocher au vague de l'air comme cette éphémère fumée.

Mais sœur Nanon, qui avait en elle un peu de l'esprit des prophètes, sœur Nanon leva son bâton ; et quand le train, une minute disparu, ressortit de l'autre côté :

— Va-t'en, Satan!... s'écria-t-elle.

XVIII

A ce moment un vieil homme se dressa que ni Domnine, ni sœur Nanon n'avaient aperçu, caché qu'il était derrière une touffe de roseaux groupés quelques mètres plus bas et dont les racines s'alimentaient aux eaux courantes de la source.

Il était là depuis près d'une heure, considérant obstinément la gare, ses constructions rectilignes, ses trottoirs bitumés, et, parmi l'aridité du ballast, ses rails luisants et parallèles.

Cela, d'une telle passion, avec une in-

tensité de plaisir si visible, que, malgré les habitudes d'économie paysanne, à chaque passage de train, ses lèvres précipitaient en prodigues petits nuages le tirage d'ordinaire méthodiquement réglé de sa pipe.

— C'était donc vous, Grand-Père?

— Oh !... bien le bonjour, sœur Nanon!

Le vieux bonhomme était si vieux, que tout le monde l'appelait Grand-Père. Malgré cela, dur comme un roc, à quatre-vingts ans passés, il labourait.

— Je suis sûre, lui dit sœur Nanon, que vous étiez encore en train de perdre votre temps à regarder fumer et souffler ces locomotives du diable!

— Je ne perdais pas mon temps, sœur Nanon, puisque c'est l'heure du second goûter et que les bêtes reposent. L'endroit me plaît; j'y fume une pipe volontiers, lorsque mon travail me conduit par ici.

— Et vous êtes toujours pour les chemins de fer, vous, un homme de l'ancien temps ?

— Les quelques compagnons qui me restent, plus ou moins mes cadets d'ailleurs, ne partagent pas tous mon avis là-dessus ; de sorte qu'il arrive parfois de se disputer à la chambrette.

Le plus enragé, c'est Ravoux, un entêté qui, malgré Empire et République, a toujours sa chambre tapissée de fleurs de lys et voudrait qu'on défonçât non seulement la voie où courent les rails, mais encore les grandes routes pour y semer des pommes de terre et du blé, de quoi nourrir, assure-t-il, tout ce qu'il y a de pauvres ici-bas.

Moi, Dieu merci, quoique sur l'âge, je comprends les choses différemment.

— Et voir ainsi passer le chemin de fer vous amuse ?

— Si cela m'amuse! dites sœur Nanon, que cela me régale. Voir passer le chemin de fer, c'est ma joie et c'est ma revanche. Que Dieu garde une place au soleil de son paradis pour celui qui inventa les chemins de fer.

Sœur Nanon rit; le bonhomme continua :

— Figurez-vous donc, sœur Nanon, mais ces choses par malheur sont oubliées des gens de votre âge, figurez-vous qu'autrefois, de père en fils, nous exercions dans Rochegude le noble état de « biquetier ». C'est-à-dire que, avec des mulets, à cause de l'état des routes alors n'existant pas ou bien impraticables aux voitures, nous allions un peu partout par des chemins de tous les diables, transportant des marchandises et convoyant des voyageurs.

Dur métier, mais joli métier! Nos mulets avaient des pompons rouges, des son-

nailles ; et, bien reçus partout, l'on marchait armés jusqu'aux dents en prévision de la rencontre des voleurs.

Nous étions comme cela plusieurs familles, chacune ayant son équipage. Les uns allaient jusqu'à Turin, d'autres à Marseille. Nous faisions, nous, plutôt, les voyages d'Avignon.

Avignon, qui semble loin maintenant avec les communications nouvelles, se trouvait alors tout proche par le travers des montagnes, et mon arrière-grand, alors que les légats y gouvernaient, gagna de beaux écus aux armes papales à faire métier de courrier, portant dans son manteau roulé les demandes de bénéfice.

De mon temps, ce n'était plus déjà tout à fait ça. Moins de pompons, moins de clochettes ; pourtant, on s'en tirait quand même.

Puis, un beau jour, tout s'arrêta.

Le gouvernement avait refait les routes, bâti des ponts, levé des chaussées.

On vit arriver les rouliers avec des charrettes énormes, des chevaux plus hauts que des éléphants et les poches pleines d'écus. La terre leur appartenait. Quand nous nous rencontrions, si on ne se rangeait pas au bruit du fouet, il arrivait bataille.

« Nos chevaux ont les pieds blancs, disaient-ils, et passent premiers partout. »

Et partout, en effet, ce n'étaient plus que « bégudes » et auberges neuves où, jour et nuit, la broche tournait ; que vastes remises à deux portes, pour que, entrée par un bout, la charrette pût sortir par l'autre, sans rien changer à l'attelage.

Des gens terribles, ces rouliers! Ils ne faisaient pas souvent fortune, mais ils menaient la vie joyeuse, toujours les coudes sur la table, à tremper des biscuits

dans le vin muscat, à fumer des cigares de contrebande, en compagnie des postillons et des conducteurs de diligence, aussi insolents qu'eux, avec leurs casquettes et leurs bottes et leurs méchants carlins qui, pour narguer le pauvre monde, tout le temps, du haut de la bâche, aboyaient.

Je me disais :

« Ça ne peut pas durer si le ciel est juste. Prenons patience; quelque chose viendra pour ruiner à leur tour ceux qui nous ont ruinés. »

J'ai attendu plus de cinquante ans, gagnant petitement ma vie, n'ayant plus qu'un seul mulet, et transportant encore, par-ci, par-là, quelques charges de bois, le produit des récoltes, dans les rares quartiers où les voitures ne vont point.

Au bout de cinquante ans, la revanche est venue.

Comme par enchantement, du soir au

lendemain, dès que siffla la première locomotive, maîtres de poste, conducteurs et rouliers se réveillèrent ruinés.

Plus de relais et plus d'auberges, partout les remises fermées, aux « Trois rois mages », au « Cheval blanc », au « Logis neuf », au « Soleil d'or ».

Maintenant les routes sont libres.

Le vieux bonhomme triomphait.

— Mais assez causé; mes bœufs attendent... Tau, Bayard! Tau, Bouchard!

Bayard et Bouchard, tels sont les deux noms héroïques que, dans nos Alpes provençales, portent immémorialement les bœufs accouplés à la charrue.

Et, redescendu dans son champ semé de cailloux roulés et d'éclats de silex noir, tandis que le soc renversait, sous l'amoncellement rectiligne des glèbes luisantes, les poivres d'âne, les lavandes et les maigres œillets sauvages, d'une de ces

voix faites pour retentir par-dessus vallons et collines, et sur une mélopée large, triste, comme prolongée en échos, le vieillard se mit, en scandant les couplets de « Tau, Bayard! Tau, Bouchard! » lorsque le soc rencontrait une racine, à chanter la plainte du laboureur, l'histoire ingénument contée de son éternelle querelle avec la terre.

« Venez pour écouter — la chanson tant aimable — de ces pauvres bouviers qui passent leur journée — au champ tout en labourant !

Quand vient l'aube du jour, — que le bouvier s'éveille, — il se lève et prie Dieu — et puis après il mange, — sa bouillie de pois, — c'en est la saison.

Aussitôt qu'il a mangé — le bouvier dit à sa femme : — Prépare-moi du blé, — n'y épargne pas les peines. — L'an qui vient — sera peut-être le bon.

Oh ! le mauvais labour — que celui de ce champ — où du matin au soir — je ne trouve que misère. — Le sillon — de misère est plein.

— C'est, disait sœur Nanon ravie, tout à fait un homme de l'ancien temps. Quel dommage que, par esprit de rancune contre les diligences, il s'obstine à défendre les chemins de fer.

Domnine, elle, songeait à la chanson, à ce sillon plein de misère qui lui semblait l'image de sa vie.

Et, comme la nuit était loin, elle voulut descendre encore et accompagner sœur Nanon jusqu'aux premières maisons du faubourg.

Montée maintenant sur la bourrique, à cause de ses jambes qui refusaient service, la falote petite vieille entreprit de maudire, en une biblique homélie, cette infernale invention des chemins de fer, et

le déluge d'abominations que sa venue avait déchaîné sur Rochegude.

— Et moi qui, au commencement, trouvais cela si beau, soupirait-elle, les doigts dans les crins de Brusquette, moi qui, en lui montrant les trains, faisais honte de sa lenteur à la pauvre innocente qui trotte, toujours vive et gaie, malgré mon poids et celui des sarments.

Du haut de ses sarments, au trot de sa bourrique, on aurait dit que sœur Nanon, le bâton levé, anathématisait Babylone!

XIX

Il y avait du vrai dans les imprécations de sœur Nanon ; et c'est bien Babylone, une toute petite Babylone, que sa béquille menaçait.

Comme tant d'autres modestes cités touchées par le chemin de fer, Rochegude, immobile depuis cinq siècles dans sa fière et noble misère, commençait à connaître la définitive décadence après une période, hélas ! courte, de splendeur illusoire et d'artificielle prospérité.

Tant qu'avaient duré les travaux, et plus

tard encore, tandis que le chemin de fer, en activité depuis Marseille, allongeait lentement ses rails vierges encore vers Grenoble, Rochegude, quartier général des chantiers et provisoirement tête de ligne, crut vraiment, enivrée un peu, être devenue grande ville.

Trop d'ingénieurs, de conducteurs et de piqueurs s'offraient, maris futurs, aux espérances des jeunes filles ; trop de cheminaux flamands et piémontais éveillaient les rues, la nuit, du bruit de leurs bottes sonores, et, le dimanche, après boire, jouaient du couteau !

Rochegude en perdit la tête.

Chaque samedi, les écus blancs, les écus de la paye roulaient ; et, sauf le maître de poste dépossédé sans indemnité et laissé nu avec son inutile privilège, sauf les conducteurs de diligence, les postillons, les charretiers qui, d'ailleurs, après

avoir boudé le temps voulu, acceptèrent l'état de choses, se vouant au camionnage ou bien coiffant le képi d'employé, sauf encore quelques vieilles gens promptes à s'effrayer des nouveautés et dont le radotage faisait rire, personne dans la ville ingrate ne regretta d'abord la modeste paix des temps anciens.

Sœur Nanon, elle-même, se sentit un instant conquise.

Car, ainsi que Grand-Père, le vieux biquetier le constatait avec une si cruelle joie, les temps anciens étaient bien finis où, sur les routes, passaient, traînés par quatre forts chevaux, avec leurs caparaçons de laine rouge ou bleue et leurs tintinnabulants colliers en clocher, les équipages de rouliers, où les deux antiques auberges, la Mule blanche et le Bras d'or bourdonnant à pleines tablées, embaumaient la rue Droite, du Portail-Peint au

portail de Toutes-Bises, des parfums gourmands de leurs cuisines.

Maintenant, rouliers et diligence disparus, la route désormais déserte, on avait la satisfaction d'aller trois fois par jour, à un kilomètre de la ville, voir « le chemin de fer arriver ».

Mais c'est vainement que, dans l'attente de chimériques voyageurs, les auberges, transformées en hôtels, assourdissaient la rue, aux heures des repas, du vacarme enragé de leurs cloches et envoyaient pour chaque train, avec l'entêtement du désespoir, deux omnibus partant toujours à grand bruit de grelots et de fouets et qui, toujours retournaient vides.

Le pire, et ce qui encolérait surtout sœur Nanon, c'était le scandale des mœurs.

Plus de ces immémoriaux cabarets à buis où, sur des tables boiteuses, les gens allaient honnêtement boire leur litron de

vin en croquant des figues sèches et des noix.

Quelques anciens leur restaient fidèles ; mais la jeunesse, artisans comme paysans, les méprisaient pour les cafés. Et c'est par pure habitude et souvenir du temps jadis, qu'après vendanges, un gamin, sonnant dans sa conque, jetait aux carefours le cri : — « Vin nouveau à trois sous le litre... chez Jean Bertrand, rue des Écouffes... il est bon et je l'ai goûté. » Malgré son attestation compétente, personne ne l'écoutait plus.

Un moment même, pendant la période de prospérité, il y avait eu des cafés à chaque coin de rue. Les premiers installés réussirent, et tout le monde voulait se faire cafetier.

Puis la dégringolade et le découragement arrivèrent. La plupart des cafetiers improvisés durent mettre les clefs sous

la porte après faillite. Néanmoins le pli en étant pris, trois ou quatre établissements purent quand même tenir coup, entr'autres le *Café Guisolphe*, ainsi nommé du nom de son propriétaire.

XX

Ce Guisolphe était un ancien conducteur de diligence qui, abandonnant au bon moment la veste courte à col brodé et la casquette en accordéon, avait eu l'esprit d'épouser dans les bas quartiers une paysanne assez bien dotée que tout de suite séduisirent sa bonne mine, et surtout certain air vainqueur et mauvais sujet spécial au personnel roulant des messageries. Car toujours la femme aima Don Juan ; et, de leur perpétuel va-et-vient sur la route jalonnée d'auberges, du séjour désœuvré qu'ils font, à chaque voyage, dans la grand'

ville, les conducteurs, quand ils sont comme Guisolphe, solides et jolis garçons, gardent un parfum d'aventure.

Guisolphe d'ailleurs possédait quelques économies provenant du petit commerce de gibier nuancé d'un peu de contrebande qu'on lui tolérait; économies qui, jointes à la dot, avaient permis aux deux époux, après une tentative malheureuse en épicerie, de fonder un café dans des conditions de somptuosité et de confort jusque-là inconnues à Rochegude.

Le café Guisolphe !

Mais au café Guisolphe, dedans, dehors, partout, sur la porte entre les lauriers-roses plantés dans d'énormes pots de Vallauris, comme à l'intérieur où, reflétés par de hautes glaces, les Rochegudais s'admiraient, c'était une sensation, nouvelle en ces pays perdus, de luxe et presque de débauche.

Maintenant, la clientèle établie et sa femme installée au comptoir, une brune encore belle dans sa tentante maturité. l'heureux Guisolphe, en souliers vernis dès le matin, bornait sa peine à surveiller d'un œil détaché chambrières et bonnes, ou bien, pensif sur une échelle dont le garçon pénétré de respect tenait le pied, à régler plusieurs fois par jour la pendule en faisant longuement et complaisamment sonner les heures. Il mettait une affectation à ne pas se mêler du service. Familier, mais digne avec les clients, on eût dit quelque grand seigneur qui aurait exercé un commerce pour se distraire.

Cependant Guisolphe rêvait mieux, décidé qu'il était à violer la fortune.

Un beau jour, Rochegude apprit que Guisolphe allait transformer son établissement en café-concert.

Les hommes de progrès approuvèrent.

Un café-concert? Pourquoi pas? Le chef-lieu avait bien le sien.

D'autres, au contraire, voulaient encore douter, se scandalisant surtout à cause des chanteuses.

Mais interrogée, Mme Guisolphe confirma les bruits, très crâne et même insolente un peu, en personne que désormais aucun vain scrupule ne gêne.

— Il n'y a pas de sot métier, disait-elle.

D'ailleurs les engagements venaient d'être signés, chez l'agent lyrique, par Guisolphe qui avait fait exprès le voyage d'Avignon.

Les choses ainsi décidées, on fermerait un mois pour laisser champ libre aux maçons, aux décorateurs, et, la veille du grand marché d'août, on inaugurerait la salle nouvelle.

Tout se passa de point en point suivant le programme.

Par une attention délicate envers son ancienne clientèle, Guisolphe n'avait rien voulu changer aux dispositions du café primitif.

De sorte que les moins traitables des habitués, ceux-là mêmes qui, pendant les travaux s'installaient chez le concurrent d'en face, ricanant de voir la promenade des gâcheurs de plâtre et des barbouilleurs, proclamèrent intérieurement la supériorité de Guisolphe, lorsque le matin de l'ouverture, ramenés par une curiosité grognon, ils retrouvèrent, remise à neuf, mais intacte, la salle où ils aimaient se réunir.

Les mêmes bancs, les mêmes tables, et derrière le même comptoir, le même cartel Louis XVI sur le cadran duquel les aiguilles, qui semblaient tourner plus paresseuses et plus lentes, donnaient l'envie de vivre là toujours à faire la même partie

et à se redire, toujours nouvelles cependant, les mêmes histoires de pêche et de chasse.

Le premier moment de surprise passé, on se demanda :

— Où est le théâtre ?

Car les travaux avaient été conduits en grand mystère, les ouvriers gardant le secret.

Guisolphe se contentait de sourire, mais Mme Guisolphe, que tout le monde appelait cette bonne maman Guisolphe, dit simplement :

— Qu'on veuille me suivre.

Et, coquette, rougissante un peu sous sa peau de brune impressionnable, elle poussa une petite porte par où le café communiquait avec le jardin.

XXI

Un jardin, non! plutôt une cour étroitement encadrée entre les murs de derrière, hauts et nus, des maisons voisines.

Longtemps, on avait relégué en cet endroit les bouteilles et les tonneaux vides. La bonne y garnissait ses lampes à pétrole. Et, seul représentant du genre végétal, un mélancolique platane, cherchant à la hauteur des toits un peu d'air libre et de lumière, étirait au milieu ses branches vers le ciel.

C'est cet inutile coin de débarras que

Guisolphe, sans grands frais, d'ailleurs, sut transformer en salle de spectacle.

Une estrade s'élevait au fond, avec un piano devant l'estrade; et, séparant le piano du public, un rang de chaises réservées pour les musiciens de l'orchestre.

Le rideau, à ce moment baissé devant le décor, représentait, en fantaisistes perspectives, un paysage oriental embelli de palmiers et de jets d'eau. Au milieu du manteau d'arlequin, dans un encadrement de lauriers brillait, montagne d'or sur champ d'azur, le fier écusson de Rochegude.

Cet écusson flatta le patriotisme des vieux Rochegudais. Par contre, on s'accordait à trouver l'exécution des peintures un peu grossière.

Mais Guisolphe, désormais expert aux choses de la scène, expliqua pourquoi il fallait qu'il en fût ainsi, les décors devant

être vus de loin, aux lumières. Il ajouta qu'au surplus, dans les grandes villes, les décors étaient brossés avec un balai par des artistes spéciaux, d'un mérite et d'une dextérité rares. A cette idée de balai, l'admiration générale s'augmenta.

Par exemple, l'ornementation des murailles fut approuvée sans réserve.

N'ayant pas trouvé dans le pays un artiste capable d'aborder la fresque, Guisolphe s'était résigné au papier peint. Mais un papier peint dont Rochegude parle encore !

Entre des colonnes de marbre très curieusement imitées, parmi des flûtes, des tambourins et des lyres, neuf muses aux nudités copieuses et le corps à peine voilé sous de succinctes draperies, se cambraient en diverses poses afférentes à leurs fonctions.

On avait même dû, pour la symétrie, en

ajouter une dixième vêtue seulement de ses cheveux et brandissant le thyrse à pomme de pin des bacchantes.

Et Guisolphe expliquait encore comment, réflexion faite, après avoir voulu d'abord le déraciner, il s'était décidé pour la conservation du platane. On aurait ainsi, grâce à son ombrage, des concerts d'été ; tandis que, l'hiver ou les jours de pluie, un plafond vitré glissant sur charnières et emboîtant le tronc exactement, transformerait le jardin en une salle confortable et close.

Il fit manœuvrer le plafond et chacun, songeant que ces merveilles étaient pour Rochegude, ressentit aussitôt un frisson de patriotique orgueil.

Dans l'après-midi, par le train, les dames artistes arrivèrent. La bonne maman Guisolphe, délibérément, alla les attendre sur le quai de la gare.

Elles étaient trois, suivies du pianiste ; le comique attendu ne devait venir que plus tard. Il fallut tout un camion pour apporter, jusqu'à l'hôtel, leurs trois malles lourdes, constellées d'étiquettes et dont l'énormité impressionna.

Aussitôt débarbouillées, ce qui prit peu de temps, elles firent le tour du pays, dans leurs cache-poussière clairs, avec l'air de s'intéresser au pittoresque des sites.

On eût dit d'aimables et curieuses touristes nullement effrontées, timides plutôt et gênées par l'indiscrétion des regards.

L'effet produit fut excellent.

Puis, il y eut une répétition de raccords à laquelle les initiés seuls assistèrent, admirant de quelle bonne grâce, en robe de ville, sans quitter l'ombrelle ou l'éventail, elles se penchaient pour passer au pianiste leur répertoire, indiquer du doigt un dièze, donner le ton à demi voix, et quelle jolie

moue elles faisaient, tout ensemble fâchée et mutine, quand une fausse note sortait de l'orchestre, dont les six musiciens amateurs se sentaient nécessairement un peu troublés par la solennité des circonstances.

Le lendemain, une grande affiche annonça l'ouverture des Fantaisies-Rochegudaises avec les débuts de Mmes Olga Troïloff, Jane Yanne, et Loïse de Valtravers.

L'inauguration eut lieu à la date fixée, pour le grand marché d'août, autrement dit foire de Saint-Chapoli.

XXII

Ce saint Chapoli est un saint ignoré des calendriers; mais son antique statue, taillée dans un tronc de poirier sauvage par quelque barbare adorateur, n'en préside pas moins depuis mille ans et plus, en concurrence avec saint Domnin que les générations nouvelles, on ne sait pourquoi, oublient un peu, aux destinées de Rochegude.

Bien que Rochegude, depuis sa ruine, soit devenue ville de progrès, qu'elle possède trois journaux, ennemis ainsi qu'il

convient, et qu'on y rêve d'utiliser les forces perdues d'un torrent pour inonder de clartés électriques le réseau de ses vieilles rues, malgré le changement des mœurs, saint Chapoli têtu résiste, et garde un peu de pittoresque au milieu de la croissante banalité.

Depuis hier, le grand saint Chapoli, dont les curés, ennemis eux aussi, hélas ! des traditions du bon vieux temps, ont voulu faire un saint Hippolyte, a été amené en pompe de son ermitage dans la cathédrale.

Toute la nuit, il est resté, et toute la journée il restera sur l'autel, tenant à la main un bouquet et regardant de ses yeux de bois, par delà la porte large ouverte, le tumulte du pré de foire, les bœufs deux à deux, tête basse sous les longs jougs historiés, les mélancoliques brebis et leurs grelottantes sonnailles, les chevaux atta-

chés aux brancards des charrettes, et les maquignons, les bouchers, les fermiers qui crient, se topant et comptant des piles d'écus sur les mouchoirs rouges étalés par terre.

Saint Chapoli doit aujourd'hui bénir la foire. Mais il ne soupçonne pas, quoique saint, ce qu'il bénira par surcroît.

Dès le grand matin, les boutiques se sont ouvertes sur la rue aux pavés aigus. De tous les côtés, par les sentiers en zigzag qui descendent des vallées plus hautes, c'est une procession de bêtes et de gens, fourmillante, ininterrompue.

Chaque pays a sa caravane.

Voici ceux de Montfuron, ceux d'Entrepierres, ceux d'Antonaves ; et partout des bourriquets qui trottent, des mulets portant, assises sur les « ensarris » pleins, villageoises et bastidanes ; et les troupeaux que le berger précède, pour se faire suivre,

en bêlant ; et la troupe indisciplinée des porcs toujours prêts à une prompte fuite ; et les chevreaux d'hier, promus boucs ou chèvres depuis que la corne, commençant à poindre, ébouriffe les poils de leur front étroit.

Les bons « forestiers » sont en joie, comptant échanger tout cela contre écus, dont ils laisseront quelques-uns, non pas certes, à saint Chapoli, la mode, depuis longtemps en est passée ! mais aux cafés, qui ont mis des rideaux neufs à leur devanture, aux hôtelleries depuis la veille parfumées de la grasse vapeur des daubes, ainsi qu'aux marchands ambulants : drapiers de grand chemin et quincailliers de carrefour qui, entre les sacs de blé nouveau, dont on soupèse l'échantillon au creux de la main comme s'il s'agissait de grains d'or, et les monceaux de fruits, de légumes et de fromages, ont envahi

tous les coins vides de la place et de la placette.

La foire durera ainsi jusqu'au soir ; et jusqu'au soir une foule de plus en plus serrée va remplir les rues au-dessus desquelles semble planer déjà un long bourdonnement d'abeilles.

Mais, cette fois, tout comme saint Chapoli, auberges et cafés auront tort.

C'est en vain, également, que le cirque des chevaux de bois fera rage de son orgue qui, tournant en même temps que le plancher mobile et la toiture en toile peinte, jette alternativement aux quatre coins de l'horizon une mitraille de notes ronflantes et cuivrées.

C'est en vain que les jolies marchandes de berlingots souriront aux passants, avenantes et chassant les mouches avec des émouchoirs en papier doré, tandis que, derrière les tours, sous les platanes, des

bohémiennes aux cheveux luisants proposent la bonne aventure.

Les Fantaisies sont là, on ne voit que les Fantaisies. On se montre sur l'affiche ces noms flamboyants : Olga Troïloff, Jane Yanne...

Comment résister à des tentations pareilles?

Aussi, tant que dura l'après-midi, les villageois, délaissant marché aux grains et pré de foire, assiégèrent, ivres à la vue de ces femmes décolletées dont l'épaule, parfumée et blanche, au moment des quêtes, les frôlait, la salle des Fantaisies-Rochegudaises.

Après dîner, pour la représentation du soir, une lyre de gaz incendiait la rue. Mais la plupart des « forestiers » étaient déjà partis et la soirée resta presque intime. Ces dames chantèrent uniquement pour la forme : chacune deux ou

trois chansons, se sentant un peu fatiguées.

— Tout à fait entre amis, histoire de faire connaissance !... disait, en observant les impressions des habitués, cette bonne maman Guisolphe.

XXIII

De tout temps, Médéric Mireur avait été un fidèle client des Guisolphe. Il fréquentait, mon Dieu! les autres établissements par esprit de justice et bonté d'âme, mais au hasard, sans régularité.

Tandis que rien au monde ne l'aurait empêché de venir deux fois par jour, aux heures de l'absinthe, s'asseoir devant le café Guisolphe, sur le banc de bois peint en vert, entre les classiques lauriers-roses.

Ses amis l'attendaient là, gentilshommes chasseurs, plus ou moins vieux garçons,

dont la camaraderie le flattait, et qui, devenus quelque peu sceptiques dans un long tête-à-tête avec leurs blasons dédorés, le considéraient pour sa fortune et l'honoraient du tutoiement.

Ils avaient une table spéciale. C'était la table de « ces Messieurs ». Table, en vérité, peu commode à cause de l'étroitesse de la rue.

Souvent, il fallait se dresser et retirer les chaises au passage du courrier d'Antonaves ou de Nibles, toujours en retard et brûlant le pavé sous le galop de ses chevaux étiques, ou bien encore quand passait, surchargée et prête à crouler, une charrette laissant derrière elle, dans une traînée de bonne odeur, des touffes de foin suspendues au bec de gaz et à l'enseigne.

Mais ces inconvénients légers avaient pour compensation de précieux avantages.

L'endroit était charmant dans la belle saison, à cet angle que décrit, en traversant Rochegude, la rue ombragée et réjouie par les tendelets multicolores des boutiques.

Et quelle vue admirable! Tout au bout, d'un côté, le vieux Portail-Peint; de l'autre, celui de Toutes-Bises; et, par-dessus, barrant le ciel bleu, derrière l'alignement parallèle des maisons, à droite et à gauche, les deux montagnes entre lesquelles depuis des siècles et des siècles monte sa garde la petite ville jadis guerrière et toujours cuirassée de remparts.

Le mont Arluc « ara luci », qui, préservé des déboisements par quelque protection surnaturelle, reste verdoyant comme aux temps antiques où des autels mystérieux se dressaient parmi ses buis et ses futaies; et la roche du Serre, blanche et nue, sans une herbe, sans un buisson, gigantesque falaise découpée sous l'assaut

des mers préhistoriques, dans les anfractuosités de laquelle, hantées d'aigles et de grands corbeaux, le vent mugit les jours de mistral avec des lamentations d'orgues et de vagues !

Un historien symboliste, rien qu'à regarder ces deux montagnes, eût deviné l'âme compliquée de Rochegude, faite de candeur et d'âpreté.

Médéric et ses amis, à vrai dire, étaient médiocrement sensibles aux considérations d'un tel ordre.

Ils affectionnaient surtout leur table à cause du voisinage de la fontaine, colonne antique surmontée d'un marbre fruste ayant des aspects de sirène et d'où, par trois canons en bronze verdi, retombait dans l'auge de pierre une eau limpide et montagnarde.

Devant cette fontaine, qu'on appelait la Fontaine-Ronde, bien que le bassin, re-

nouvelé sans doute, en fût carré, c'était deux fois par jour, avant le dîner et le souper, précisément aux heures de l'apéritif, une procession d'artisanes et de servantes venant emplir pour le repas soit leur carafe, qui, sous le jet clair, s'emperlait de gouttes luisantes, soit leurs cruches et leurs « dourguettes » vernissées de jaune ou de vert.

Il en montait des Bas-Quartiers, il en descendait des Hautes-Rues, tout cela jeune, coquetant, répondant aux galanteries par des éclats de rire, et se disputant à qui serait la première servie, avec des protestations et des révoltes si quelque paysan, réellement pressé, voulait faire boire sa bête au bassin.

C'est là que, la première fois, ils se l'étaient tous deux rappelé depuis, dans un simple regard, sans rien prévoir, sans

se connaître, Domnine et Médéric avaient échangé leur désir.

Souvent, aussi, lorsque passait Trabuc, ces Messieurs l'arrêtaient pour parler chasse. Le bon Trabuc s'exécutait, timide d'abord, puis s'échauffant et, d'un geste à lui familier, ayant l'air, tandis qu'il racontait, de balayer avec sa main des miettes restées sur la table.

Rencontres qui, depuis quelque temps, gênaient considérablement Médéric.

XXIV

Tant que dura la belle saison, malgré la création des Fantaises-Rochegudaises, « ces Messieurs » changèrent peu leurs habitudes.

Ils n'y fréquentaient pas le soir, voulant se donner l'air blasé. Tout au plus, quelquefois, au milieu de la journée, un vermouth qu'on buvait en compagnie de ces Dames, tandis que sur le marbre rouillé des tables, se découpait en vagues dessins l'ombre mouvante du platane.

Dans le petit jardin, les trois dames tra-

vaillaient, sérieuses, comme en famille. Quand on n'a pour vivre et se vêtir que deux cents francs par mois avec la nourriture, il faut être un peu soi-même sa couturière et sa modiste. On rafistole donc des chapeaux et des robes, on recolle des partitions, ou bien encore, mystérieusement, dans un coin, on écrit, avec des calculs de caissière, de longues lettres attendries aux divers galants égrenés en route.

Puis, l'accompagnateur sortait de la cuisine, une écuelle à la main, battant un sabaïon qu'il buvait voluptueusement avant de s'asseoir au piano et qui laissait toujours un peu d'or dans l'ébène de ses moustaches.

La répétition durait peu. Il ne s'agissait, le répertoire étant courant, que de se donner un léger rafraîchissement à la mémoire, et ces dames se contentaient, pendant que le piano plaquait l'harmonie,

de soupirer à mi-voix, comme pour la forme, avec des airs ennuyés de grande artiste, le commencement des couplets.

Quelquefois survenait une averse.

Le platane pleurait, les tables ruisselaient. En jurant ses « sangodemi ! » l'infortuné pianiste couvrait son instrument de couvertures. Mais Guisolphe arrivait, toujours calme et souriant; il faisait, en un tour de main, fonctionner le mécanisme du plafond mobile. Alors, bien à l'abri et bénissant la pluie, on improvisait un inoffensif baccara.

Tout cela, en somme, ne tirait pas à conséquence.

Novembre arriva. Bientôt, il ne fut plus possible de tenir dans la rue balayée par le vent de bise; et, délaissant le vieux café où, pourtant, ils avaient également leur table d'hiver, ces Messieurs s'acoquinèrent aux Fantaisies.

Mais pendant ces trois mois, instruit par l'expérience, Guisolphe avait apporté dans le gouvernement de son entreprise lyrique de notables améliorations.

Les artistes ne logeaient plus à l'hôtel décidément trop cher pour elles. D'ailleurs, il y avait eu des abus : les dames partant aussitôt la représentation finie, sans même accorder un sourire aux habitués, et s'en allant finir leur nuit avec des commis voyageurs, des inconnus de passage.

— Pour qui me prennent-elles, et pour quoi prennent-elles mon établissement? disait sévèrement Guisolphe.

Maintenant, tout était rentré dans l'ordre. Guisolphe, à prix raisonnable d'ailleurs, nourrissait, logeait ses artistes, et chacun y trouva son compte.

Les Fantaisies-Rochegudaises occupaient le rez-de-chaussée d'une antique maison

seigneuriale, dont le grand escalier à balustres ouvrait directement sur la rue par un couloir très large, au plafond somptueusement décoré d'emblèmes galants et d'armoiries.

Ce couloir, reblanchi, peint de couleurs vives et mis en communication avec la salle de concert, devait désormais, en dehors du café proprement dit, servir d'entrée principale aux Fantaisies-Rochegudaises.

Il suffit de percer dans le mur une porte et d'y appliquer une échelle de moulin pour relier directement à la salle trois chambres que Guisolphe sut aménager au premier étage en coupant de cloisons le salon d'honneur qui, depuis longtemps, ne servait plus que de grenier.

Dès lors, les dames purent, à toute heure, descendre familières, en déshabillé, se recoiffant avec des rires, devant la glace

fleurie de leurs noms en lettres énormes au blanc d'Espagne, qui occupait le fond du décor.

Guisolphe avait supprimé l'orchestre. L'accompagnateur suffisait, Italien complaisant, affranchi de préjugés par la misère, lequel, épave trop longtemps roulée, passait les journées, désormais presque heureux, à confectionner ses sempiternels sabaïons, sauf le soir, se rappelant qu'il était artiste, à déchiffrer, pour lui tout seul, entre deux numéros, avec des jouissances infinies, une partition de Wagner.

— *Que volete?* soupirait-il, Wagner c'est l'ambroisie avec quoi zé mé débarbouille.

Et il en avait besoin d'ambroisie pour se débarbouiller, pauvre diable! des extraordinaires musiques qu'il lui fallait seriner aux chanteuses, de quinze jours en quinze jours.

Car tous les quinze jours, Guisolphe renouvelait son personnel féminin, par principe. Depuis longtemps, Olga Troïloff, Jane Yanne et Loïse de Valtravers étaient oubliées.

XXV

Ces Messieurs ne quittaient plus les Fantaisies, un peu gênés, le soir, à cause du gros public, mais se retrouvant, après la représentation, une fois les portes fermées. Interminables causeries sous le gaz à demi baissé, qui, généralement, se continuaient longtemps après minuit par le classique baccara et un souper servi dans les chambres.

Un certain nombre d'amis, également initiés, venaient là retrouver ces messieurs, chaque nuit, au sortir du cercle. Ils con-

naissaient les mots de passe et la manière de frapper.

D'abord, Médéric, quand même protégé par la fière image de Domnine, affecta de se tenir à l'écart.

Cependant, un soir de débuts :

— Tiens, mon beau brigadier!... s'écria en lui présentant sa coquille de quête, une nouvelle chanteuse excentrique, depuis quatre jours annoncée sous le nom de Marthe Mignon.

Médéric cherchait.

Mais tout de suite, le bras autour de son cou, avec une familiarité cabotine :

— Marthe Mignon... Rappelles pas?... Tunis, cinquième hussards!

Et Médéric cherchait toujours, pas bien sûr, mais pourtant flatté, le sourire déjà complice :

— Marthe Mignon... En effet... Oui, parfaitement.

Marthe maintenant lui chuchotait des choses secrètes à l'oreille, tandis qu'autour d'eux, sous le platane, ces messieurs, discrets, se taisaient.

Soudain, Médéric se rappela. Comment avait-il pu oublier ces choses? Il se rappela Tunis, les rues voûtées, les heures chaudes de la sieste ; il se rappela surtout, dans le quartier Maltais, un terre-plein sur une petite place, avec des canons plantés culasse en l'air, un cabaret borgne, tout au coin, et lui-même un peu gris, ayant quitté son sabre et tenant Marthe sur les genoux.

Car, en effet, c'était bien la même Marthe. Dans cette forte brune aux traits apaisés et grossis, il retrouvait, non sans plaisir, la maigre et mince Toulonaise, tout flamme et tout nerf, pour qui deux semaines durant il avait eu comme un caprice.

Puis, ce furent des confidences : une baignade à Hamman-lif, la mer si bleue et le sable de la plage qui brûlait; une promenade aux Soucks, des tapis marchandés; le regard provoquant et calme des grasses juives, bottées d'or, casquées d'or, trébuchantes sur leurs patins; les Moresques voilées qui, passant près de Marthe, crachaient; et les belles soirées au *Giardino Paradiso* où l'on écoutait la comédie en buvant, assis sous une énorme treille dont les grappes mûres pendaient pareilles à des lustres d'église.

C'était le bon temps!

— Et la blanchisseuse, la négresse, qui, à cause des initiales, confondait toujours notre linge. J'ai encore de tes mouchoirs! ajoutait Marthe avec câlinerie, en secouant, brodé de deux MM, un mouchoir fin qui sentait bon.

Médéric céda, si bien vaincu que plus

d'un mois durant, le nom de Marthe Mignon s'éternisa, et sur l'affiche et sur la glace.

Guisolphe, d'ailleurs, monsieur Guisolphe, avait l'air de ne se douter de rien. L'ancien café, où continuaient à venir quand même les gens graves, lui gardait une manière d'honorabilité. La bonne maman Guisolphe disait quelquefois, souriante :

— Après tout, la maison a deux portes ; une fois la nôtre fermée, ces Dames sont libres. Chez nous, on ne regarde pas aux serrures.

Pour mieux se mettre en règle avec la vertu, Mme Guisolphe, depuis quelque temps, s'était adjoint sa mère : la vieille Dide Sarrasine. Et cette coriace paysanne qu'au fond ces trafics révoltaient, d'autant plus âpre au gain qu'il fallait l'acheter d'un peu de honte, passait silencieuse à

travers l'orgie, avec sa tête que soixante ans de travail aux champs avaient faite indélébilement vénérable, comme le spectre irrité et rapace, le témoin sibyllin et parfois gênant des rudes vertus de jadis.

— Ils sont tous fous, murmurait-elle, avec leur boire, avec leurs filles.

Et remuant les écus au fond de sa poche :

— Ils n'auront que ce qu'ils méritent; l'argent mal dépensé leur manquera un jour.

XXVI

Depuis le scandale de ces événements, sœur Nanon ne décolérait plus.

Vers la fin de l'hiver, Domnine vint rue des Poternes. Elle y trouva sa vieille amie qui, tout en ravigotant avec un des sarments secs, six mois auparavant apportés par Brusquette, la grosse bûche du foyer, recommençait ses homélies.

— Qui te voit, Rochegude, et qui t'a vue !

Autrefois Rochegude était un paradis. Tu ne l'as pas connue, Domnine, du temps des ronds d'oreilles, des rubans de coiffes,

des chaînes d'argent à triple tour et des larges chapeaux en feutre bordés de fine dentelle d'or.

C'était le costume des artisannes ; et les paysannes aussi se trouvaient belles avec leur jupe à trois canons, leur corsage en velours sans manches d'où la chemise de toile sortait, avec les deux tresses de laine rouge descendant des épaules et soutenant la jupe.

Alors, les gens savaient se connaître !

Artisanne ni paysanne n'aurait osé s'habiller autrement que ses pareilles, excepté pourtant au carnaval, lorsque des dames, vraies dames de château, Mme de Mérueil ou Mme de Crudy, nous prêtaient, avec quelles recommandations, pour aller au bal, leurs diamants de famille et leurs robes à grandes fleurs.

Les hommes en faisaient de même : tout le monde tranquille à son métier.

Aussi dans ce temps, à chaque récolte, la bénédiction tombait du ciel. Le bon vin valait moins que l'eau. Sur les pontins, devant les portes, d'une vendange à l'autre, il y avait toujours, avec une nappe bien blanche, un pot de grès toujours rempli, pour que les pauvres puissent boire. Dans les caves, les maçons maçonnaient des tonneaux en pierre, ceux en bois ne suffisant pas.

Jamais une année de chanvre ou d'olives, jamais une année d'amandes ne manquait, et les mendiants se croyaient riches.

A l'époque, Domnine, où le soleil te vit, quoique tout déjà fût bien changé, les choses pouvaient aller encore.

Mais depuis ce chemin de fer, le diable est maître dans Rochegude, et saint François, s'il y revenait, ainsi qu'il y passa jadis, portant le bâton et la gourde, ne

trouverait âme à qui parler... C'est à désirer la fin du monde! Personne ne sait plus s'il vit. L'argent règne, l'orgueil domine, on a oublié l'humilité. Avec cette invention des chemins de fer, écus, bêtes et gens, tout file sur Paris. Seule la misère reste dans nos trous, et, les choses anciennes s'oubliant, tout tombe de lance en quenouille.

Est-ce que, sous prétexte de République, on ne voulait pas démolir les remparts et les tours où nichent les pigeons fuyards, dont les crevasses au printemps se fleurissent de violiers sentant bon le miel et qui, l'hiver, quand le soleil donne, servent de cheminée au pauvre monde!

C'est comme pour la vieille horloge qu'ils ont déplacée et dont la cloche, du haut de sa cage de fer, n'annoncera plus aux travailleurs des champs, d'une voix, suivant la saison, tantôt aiguisée par le

mistral, tantôt enrouée par la neige, l'heure des repas, des siestes et du retour.

Et tiens, Domnine, il n'y a pas longtemps, à la cime maintenant épointée du clocher des Pères, tu sais bien, près de mon jardin, en place de croix ou de coq, une boule de cristal brillait. Pour les paysans, ce cristal, étoile allumée chaque matin comme par miracle aux premiers feux du soleil levant, était le diamant de la Reine Jeanne. On a enlevé le diamant, et Rochegude renie sa reine.

Les anciens corps d'État, l'un après l'autre, disparaissent.

Plus de ces foulons qui foulaient de si bons draps en laine couleur de la bête. Plus de ces tisserands qui tissaient la serge et la toile rousse. Le vieux Ravoux lui-même, qui n'avait pas son pareil pour la fabrication de ses chapeaux solides comme un dos de tortue, et durs à ce

point qu'ils auraient fait verser, si chargée fut-elle, une charrette, le vieux Ravoux a perdu courage. « — Où allez-vous, père Ravoux? lui demandait-on. — A la foire, mes amis, à la foire. — Et à quelle foire, père Ravoux? — C'est une foire, hélas! ancienne; il n'y a plus que moi qui la connaisse dans le pays. »

Jusqu'au cordier, ce brave Moulet, à qui les idiots de l'hospice tournaient la roue et qui, le ventre enroulé de chanvre, allait à reculons le long des remparts! Eh bien! le cordier ne fabrique plus de cordes.

Personne ne fabrique plus rien, on fait tout venir du dehors. Trois ou quatre anciens feignent encore d'être cordonniers ou tailleurs; mais, en réalité, c'est uniquement par amour-propre et pour la parade, puisqu'ils passent leur journée à pêcher à la ligne sous le pont pendant que les femmes gardent la boutique.

Pour peu que la révolution dure, bientôt il ne restera rien de la Rochegude d'autrefois.

Le dernier pressoir à marc, avec ses grandes vis, est en train de pourrir abandonné au coin d'une Androne. On ne l'entendra plus rouler sur le pavé, comme autrefois, après vendanges. De mon temps, quand la confrérie des prieurs-porteurs-d'outres existait encore, la fille à qui ses parents assuraient au contrat une « corne », c'est-à-dire le quart du revenu d'un pressoir, passait pour richement dotée.

Le four Major où, depuis des mille ans, les familles cuisaient, où l'on passait en hiver de si bonnes heures les pieds au chaud dans les fines aiguilles tombées des fagots de genévrier, le four Major est fermé depuis hier faute de pratiques, tout le monde, par vanité ou par paresse, courant

aux boutiques des boulangers. Hier, pour la dernière fois, les fournières ont passé dans la rue, portant leur table de pains sur la tête.

Sur la tête? Seigneur! Ah! la mode est finie, de porter sur la tête. Même le linge des lessives qui s'en va maintenant dans des paniers.

Autrefois, après la moisson, alors que les batteuses n'existaient pas, quand les chevaux et les mulets, dépiquant le blé, tournaient sur l'aire, c'étaient les femmes, oui, les femmes qui, sans avoir besoin d'aucun aide, montaient la paille dans les greniers. Elles allaient aussi couper la litière, par les ravins et les rochers, à des lieues; un faix de buis ou de lavande, pesa-t-il un demi-quintal, ne les effrayait pas.

Maintenant, les filles de paysans rougiraient de travailler la terre et d'aider aux

vieux qui, abandonnés, s'exterminent. Elles deviennent tailleuses, gagnent sept sous par jour, et trouvent moyen, le diable sait comment, d'avoir une robe tous les mois et de faire les artisannotes.

Au milieu de tout cela, Domnine, où veux-tu que se tourne le paysan? Pour vivre, il lui faudrait des avances. Mais où les prendre, ces avances? Avec les taxes, les frais de justice, le plus clair de l'épargne s'en va aux gens du fisc, aux avocats. A chaque vente, à chaque succession, un morceau leur reste.

Et puis, il n'y a plus de récolte; ou bien, si par hasard il y en a une, c'est comme s'il n'y en avait point. Le blé a réussi et les gerbiers sont hauts sur l'aire. Mais voilà : à cause des arrivages d'Amérique, il faut le vendre si bon marché qu'on n'en retire pas le prix de la semence. Même histoire pour les amandes et les pri-

meurs. Même histoire pour les vers à soie! Ils ont tous monté, ils viennent superbes, et leurs cocons s'accrochent si serrés et si drus sous les cabanettes en bruyère, qu'on dirait à chaque brindille la grappe d'un gros raisin d'or. Mais à quoi ça sert-il, puisque le cocon est à donner?

Aussi la terre n'a plus de valeur et le paysan s'en dégoûte. Quelques entêtés s'y obstinent et la cultivent par compassion. Mais les jeunes partent et vont à la grand' ville, ou s'ils restent, finissent par jeter la pioche et le béchard.

De paysans, on n'en trouve plus. Le dimanche, il y a vingt, trente ans, la place des Hommes, devant la Commune, était comme une fourmilière. Les anciens parlaient des récoltes, on discutait le prix des journées, et la jeunesse en écoutant s'habituait à aimer la terre.

A peine si cinq ou six vieux se réu-

nissent encore, le dimanche, devant la Commune. L'un après l'autre, la mort les prend.

Ah! oui, l'on nous en sert, des nouveautés! C'est pire qu'à la comédie.

Autrefois, seuls les gentilshommes chassaient. Ils chassaient à cheval, le couteau au côté, avec des tricornes. Aujourd'hui, tout le monde chasse, mais tout le monde chasse à pied.

Autrefois, une seule personne allait aux eaux, dans Rochegude : l'avocat Buquet, vieil original, perclus de rhumatismes, et pas méchant, bien qu'il passât pour franc-maçon. Quel événement d'un coin à l'autre de la ville, quelle curiosité sur le seuil des portes quand, avec son antique calèche aux ressorts de cuir, que surchargeaient des sacs de pommes de terre et des malles, il partait pour Montbrun, un pays où la terre est jaune et brûlée, où les plantes sentent le soufre.

Maintenant Montbrun est trop près. Il nous faut Gréoulx, il nous faut Vichy. On va aux eaux pour faire semblant d'être riches.

Mais le pire, c'est les cafés, encore un cadeau du chemin de fer! Les cafés qui font qu'on méprise le bastidon, l'après-midi passée en famille, honnêtement, au bon soleil, dans la compagnie des cigales; et, parmi tous ces cafés, les Fantaisies-Rochegudaises, invention du diable, enfer tout ouvert où courent se ruiner les bourgeois, où paysans et artisans apprennent le méchant vivre et la paresse.

Quel exemple pour une ville que ces Guisolphe avec leurs bandes de mal peignées venues d'Avignon, de Marseille, et qui marchent la tête haute, et qui osent montrer leur figure peinte en plein jour.

Il s'en passe, paraît-il, et il s'en passe aux Fantaisies-Rochegudaises! Dire que

la vieille Dide Sarrasine, qui a mon âge et fut prieuresse, préside à tous ces ramadans...

Domnine écoutait, songeuse et regardant le feu, les paroles de sœur Nanon.

Sœur Nanon n'apprenait rien de nouveau à Domnine, hélas! renseignée sur le café Guisolphe comme sur Médéric, de plus en plus rare, de plus en plus s'éloignant.

Précisément, la veille, pour la troisième fois peut-être depuis l'hiver, Domnine, par hasard, avait revu Médéric. Elle gardait encore au cœur l'amertume de cette rencontre.

Comment, après le premier abandon, cet homme était-il devenu maître d'elle? Par quelle lâcheté avait-elle permis?

Et, comparant les dégoûts présents avec la douceur de ses illusions premières, les

soirs passés sur la terrasse, à la voix des cloches voisines, dans le fin parfum des œillets, avec cette triste folie d'un quart d'heure brutalement volé à la confiance de Trabuc, Domnine avait honte.

Car Médéric ne se gênait plus.

Comme Domnine, ce jour-là, faisant allusion à des aventures dont tout Rochegude parlait, s'était doucement plainte, Médéric, éclatant de rire :

— Voyons, Domnine, sois raisonnable. Est-ce que je te reproche Trabuc?

Elle lui pardonnait pourtant ces banales infidélités; en Provence, un peu comme au pays musulman, les femmes ayant souvent cette fierté de n'être jalouses que de leurs égales.

Mais, pour vaincre une si belle indifférence, l'amour réservait à Domnine d'autres griefs et d'autres douleurs.

XXVII

Rochegude, dans son trou de montagne, est privé de soleil pendant deux mois. Il brille encore sur les champs, l'enceinte une fois dépassée, mais la ville ne le voit plus.

Or, ce jour-là, 14 février, sur le coup de midi, l'astre ayant, comme chaque année, surmonté les crêtes boisées qui bornent la ville au couchant, tout Rochegude était en fête.

— Le soleil saute Mont-Arluc, disaient les gens; et chacun se rejouissait à cette

annonce des beaux jours. Car, malgré que son terroir nourrisse la figue et l'olive, Rochegude a de rudes hivers.

Mais l'hiver maintenant était fini. Des rayons, quasi-printaniers déjà, enfilaient en mitraille d'or l'alignement de la rue Droite et s'éclaboussaient, aveuglants, sur les vitres du café Guisolphe.

Le soleil commençait même à incommoder un peu; pourtant, ces messieurs, heureux de se retrouver à leur table, n'avaient pas voulu que le garçon abaissât la tente.

Guisolphe était venu s'asseoir auprès d'eux. Il se fit apporter un verre, et, tout en y versant le filet clair d'une carafe frais remplie :

— Aujourd'hui, dit-il, c'est moi qui régale. Le soleil a sauté Mont-Arluc, et dans une heure, Dolinde arrive.

— Dolinde? Votre petite Dolinde...

— Oui ! ses études la fatiguaient. Elle a besoin de l'air du pays.

Tous feignirent de s'intéresser, et Médéric comme les autres, bien qu'à plusieurs années de distance ce nom prétentieux de Dolinde ne lui rappelât qu'une assez désagréable gamine, rousse, tondue, d'aspect garçonnier, toujours se roulant, pour l'ennui des consommateurs, avec les chiens, entre les pieds des tables, parmi les culots de pipes et les débris de cigares.

Dolinde n'était pas revenue depuis. On la savait vaguement à Nice, en train de recevoir une éducation présumée brillante chez des cousins établis là-bas marchands de cannes et d'objets d'art.

Aussi Médéric et ses amis éprouvèrent-ils une certaine surprise quand, derrière maman Guisolphe et la vieille Dide, on vit descendre de l'omnibus une grande

fille, presque jolie, un peu pâle peut-être avec son teint de rousse, la taille frêle encore malgré les promesses du corsage et l'œil déjà malicieux sous des frisons de cheveux cuivrés.

Tandis que Guisolphe daignait, vu la solennité des circonstances, aider le garçon à descendre les malles, Dolinde, son père embrassé, fit quelques pas, un sac de voyage à la main, s'étonnant, comme un peu myope.

Tous ces messieurs s'étaient dressés et saluaient. Dolinde affectait de mal voir, de ne pas bien les reconnaître; enfin, elle se décida :

— Monsieur d'Arnavon, Monsieur des Andrés, Monsieur Pascal...

Et, dans leurs grosses mains poilues où brillaient des bagues, familière, en riant, elle mettait sa main gantée.

Puis, s'adressant, comme pour finir sur la bonne bouche, à Médéric aperçu pourtant le premier :

— Monsieur Mireur? Tous les amis, alors...C'est vraiment l'heureuse arrivée!... Mais quoi vous ne m'embrassez plus comme il y a trois, quatre ans, lorsque vous me siffliez et que j'avais bien dansé.

Et Médéric, en effet, avec une contraction au cœur délicieuse et définitive, se rappela soudain qu'autrefois, dans le vide des après-midi et le café à peu près désert, il lui arrivait d'appeler Dolin, petit nom d'amitié donné à la gamine, et de la faire danser en lui sifflant des fanfares et des chansons.

Ce fut tout un événement que ce retour un peu imprévu de Dolinde.

Les artisannes, en faisant leur tour de ville, les paysannes, au lavoir, ne parlèrent pas d'autre chose ce jour-là. Dolinde préoc-

cupa même la société; et l'on citait déjà le mot d'une spirituelle vieille dame :

— C'est donc ça la fille aux Guisolphe que sa mère tantôt promenait? Mais elle est rousse à la croire teinte, et, d'après la couleur de ses cheveux, je l'avais d'abord prise pour quelque pensionnaire des Fantaisies.

Des clients inaccoutumés, qu'expédia la curiosité de leurs femmes, s'asseyaient au café Guisolphe, en passant, comme par hasard. Et longtemps après la fermeture, les jeunes gens firent les cent pas entre le Portail-Peint et le Portail de Toutes-Bises, passant et repassant devant le café, et ne pouvant se résoudre à regagner leur lit, tant qu'aux fenêtres du premier brilla un filet de lumière.

Mais personne dans la ville endormie, sous le ciel bleu criblé d'étoiles, ne veilla

plus tard cette nuit-là et ne rêva plus doucement que Médéric. Il se voyait au café Guisolphe, en habit de chasse et sifflant. Devant lui la petite Dolin dansait, laide, maigre, les cheveux ras. Elle approchait, il l'embrassait et c'était la belle Dolinde.

Bientôt cependant, au sujet de Dolinde, la médisance entreprit de s'exercer.

Un commis voyageur n'affirmait-il pas l'avoir vue à Nice, un soir de veglione, costumée et soupant en joyeuse compagnie?

Puis, avec des sourires entendus, on parlait du fameux magasin sur le quai Masséna, derrière les palmiers où, pour le plaisir de courtiser Dolinde, quelquefois assise au comptoir, les désœuvrés passaient des heures à choisir bien vernis et marqués de leurs chiffres, un menu objet en bois de myrte, une canne de caroubier,

Les cousins devaient gagner gros à ce

commerce mystérieux qui, rien qu'avec le bénéfice des trois mois de saison, leur permettait de fermer boutique en avril et de vivre rentiers le restant de l'année.

Tout cela, dans un vague mirage bleu, apparaissait aux bonnes gens de Rochegude, très lointain, féerique et suspect.

— Et voilà sans doute, ajoutait-on, pourquoi la belle Dolinde avait tout de suite semblé si à l'aise et comme chez elle aux Fantaisies, avec les chanteuses.

Une décision de Guisolphe, soudaine comme un coup d'État, allait couper court aux dires des méchantes langues.

Le café compromettait Dolinde, eh bien ! Dolinde n'habiterait pas le café.

XXVIII

Depuis quelque temps, Guisolphe se trouvait, ô mon Dieu! un peu par hasard, propriétaire, place des Missions, de certain vieux logis qu'un de ces messieurs, l'aîné d'Arnavon, client assidu et débiteur considérable, lui avait cédé amiablement en règlement de très anciens comptes.

Tout le monde crut d'abord que Guisolphe achetait pour assurer sa créance et revendre, faisant ainsi par surcroît et légitimement une excellente affaire.

On ne connaissait pas Guisolphe, et

sœur Nanon avait bien raison de gémir dans ses homélies sur l'abomination de la désolation.

La place des Missions, ainsi nommée d'une croix de pierre abattue en 93 et solennellement rétablie, vers 1820, grâce aux Bons Pères, était, dans Rochegude, le quartier par excellence aristocratique.

Une simple rangée de maisons, avec le tribunal et l'église faisant équerre ; et, pour compléter le carré, les platanes d'un boulevard tracé sur l'emplacement des anciens fossés, après la démolition des remparts dont un patriotisme éclairé avait pourtant conservé deux tours.

Mais ces maisons, d'ailleurs relativement modernes, étaient sans exception précédées d'un haut perron en pierre froide qui leur donnait des airs d'hôtel. Presque toutes leurs portes s'encadraient

de pilastres en demi-relief, ou bien s'ornaient de pyramidions surmontés de boules. Quelques-unes, à la clef de voûte, gardaient des traces d'armoiries. Et les Rochegudais rêvant d'on ne sait quel Faubourg Saint-Germain provincial, ne contemplaient qu'avec respect ces lourds battants de chêne, au milieu desquels reluisaient, toujours soigneusement fourbis, le nœud de couleuvres ou les dauphins couplés d'un heurtoir.

C'est là qu'habitaient les « vieilles familles », appellation vague, on ne sait comment méritée, mais qui n'en désignait pas moins strictement une aristocratie supérieure dans cette autre aristocratie intitulée : « La Société. »

Ces vieilles familles, sans être nobles, la plupart même devant leurs immeubles à la vente des biens d'émigrés, semblaient, aux yeux des gens, avoir hérité d'un peu

du prestige de la bonne et vieille noblesse dont elles usupaient les demeures.

Place des Missions, les portes s'ouvraient rarement : le dimanche pour se rendre, non sans apparat, à la grand'messe, quelquefois aussi en semaine, pour d'officielles visites. Seules les personnes de la Société jouissaient, enivrant privilège, du droit d'en franchir les perrons et d'en soulever les heurtoirs.

Les menues visites, ainsi que le service intérieur, se faisaient par le « pâti ».

Car chacune de ces maisons possédait son pâti, mal odorante cour s'ouvrant sur de tortueuses ruelles.

Entrer ainsi par le pâti était encore une manière d'honneur; et ce n'est jamais sans un peu d'orgueil qu'entre autres, sœur Nanon foulait de ses chaussures, en souple basane, ces aristocratiques fumiers, lorsque, son rouet sous le bras, elle allait

« baiser pantoufle » à quelque dame de ses amies et dévider en flatteuse compagnie, aussi allègrement que ses cocons, les derniers cancans de la ville.

Gardée par ses deux tours, participant à la solennité du tribunal et de l'église, la place des Missions était comme un terrain sacré. Les vieilles familles, par mariage ou par héritage, succédaient là aux vieilles familles; et personne, à Rochegude, dans le haut commerce, ni même dans la petite bourgeoisie, n'aurait osé s'y établir.

Guisolphe osa. Tranquille, avec le beau sang-froid des hommes forts, il installa Dolinde dans l'hôtel acheté, ainsi que la mère et la grand'mère, ne se réservant pour lui-même qu'un pied-à-terre aux Fantaisies. C'était carrément, pour les Guisolphe, s'affirmer bourgeois et même mieux.

D'abord, quelques envieux raillèrent et la Société s'indigna. Mais Guisolphe était riche; l'opinion finit toujours par s'incliner devant la fortune. Peu à peu l'habitude de ces choses se prit, et les vieilles tours dont l'ombre, au lever du soleil, barre la place; virent sans s'écrouler, chaque dimanche, Dolinde, suivie d'une servante, et le paroissien d'ivoire à la main, descendre, pour se rendre à l'église, le vieux perron des d'Arnavon.

Afin de ne rien brusquer, craignant peut-être de paraître trop subitement fière, Dolinde n'en venait pas moins presque tous les jours, suivant la coutume Rochegudaise, s'installer en pleine rue, avec des amies, des voisines, près du café paternel, derrière l'abri d'un laurier-rose; et là, simplement et distraitement, elle s'occupait de menus travaux de broderie.

Assez souvent encore, aux heures des répétitions, elle traversait le café, en s'excusant d'un sourire, et pénétrait jusqu'à la salle de concert.

Mais tout cela d'un tel air de distinction, avec un naturel si charmant!

Il lui arrivait même, sans être gênée par la présence des dames artistes, de se mettre quelques minutes au piano pour essayer à mi-voix et du bout des doigts un peu de musique.

Car Dolinde était au courant des nouveautés, et tout de suite se manifesta d'un goût ultra-moderne, également admirée du mélancolique accompagnateur, lequel enfin trouvait, fleurette sur son chemin d'exil, une âme au besoin wagnérienne, et des inconscientes esclaves blanches pour qui, dans ses moments d'humeur gamine, elle daignait parfois indiquer le geste et les « soulignés » d'une divette à Nice entrevue.

Heures douces dont s'enivrait Médéric.

Comme il avait la voix assez juste, souvent il leur arrivait de déchiffrer à deux, avec Dolinde, quelque chansonnette reçue de la veille. Mais toujours Dolinde, au milieu d'un couplet, fermait le clavier, et, riant :

— Non, vraiment, monsieur Médéric, vous me feriez faire des folies !

Ainsi leur intimité se noua sous l'œil attendri de la bonne maman Guisolphe.

— Ce sont des enfants ! disait-elle, même quand leurs mains se mêlaient, ou que la moustache de Médéric frôlait d'un peu trop près la joue pâlotte de Dolinde.

Mais déjà les enfants, chacun avec des projets, d'abord vagues, puis se précisant chaque jour, rêvaient de moins innocents tête-à-tête et de plus sérieux rendez-vous.

XXIX

En même temps que l'hôtel de la place des Missions, Guisolphe, comme épingle, s'était laissé adjuger une propriété rurale sans grande valeur, mais à portée de la ville : immémorial vide-bouteille des d'Arnavon, au temps de leurs splendeurs.

C'était, en contre-bas des coteaux boisés le long desquels, blanches et grises avec des toits roux, les minuscules villas Rochegudaises s'échelonnent, — car tout habitant un peu aisé possède la sienne, qu'il appelle son bastidon, — une simple

langue de terre sous un bloc de poudingue en surplomb et creusé en grotte d'où s'échappe une source vive. A cause d'un petit pavillon remontant au siècle dernier, on avait baptisé l'endroit : la Baraquette.

Les d'Arnavon, gens peu pratiques, négligeaient leur fief depuis longtemps. Mais Guisolphe, d'âme au fond restée paysanne, vit tout de suite le parti qu'on pourrait tirer de cette pierraille incomprise, et résolut d'en faire le plus glorieux des bastidons.

Dix ou douze journées de maçon suffirent pour restaurer convenablement le pavillon, veuf de ses tuiles ; et, quand on eut relevé le mur de pierre sèche soutenant le sol en terrasse, planté quelques arbustes et quelques fleurs, quand un pilier trapu et rustique eut donné à la grotte, d'ailleurs solide, un aspect rassurant pour les yeux, Rochegude s'extasia.

Nulle part retrait plus charmant que cette voûte naturelle en cailloutis, faite des galets roulés et polis d'on ne sait quel antique déluge, avec le lierre centenaire dont l'opaque verdure revêtait ses parois, et la perpétuelle chanson de l'eau s'égouttant dans la fraîcheur à travers le tuf et les mousses.

Guisolphe s'était épris de sa création. Presque tous les après-midi, aux heures où l'on ne répète pas, il y amenait ses amis, ses meilleurs clients, ravis de rencontrer chaque fois quelqu'une des dames artistes, chaque fois venue là par hasard. On buvait le vin blanc sous la grotte; et Guisolphe, toujours bon prince, permettait à l'accompagnateur de piocher un peu pour se distraire, lui recommandant seulement de ne pas « peigner » trop et de respecter la physionomie pittoresque et même un peu sauvage des choses.

Pourtant, depuis l'arrivée de Dolinde qui trouva la Baraquette à son gré et qui maintenant y passait une partie de ses journées, Guisolphe ne confiait plus guère la clef à personne ; et sous la grotte, autour de la source, les jacinthes et les violettes avaient, s'il en restait encore, heureusement annihilé toute odeur de poudre de riz.

La première fois qu'elle s'y rencontra avec Médéric fortuitement amené par la bonne maman Guisolphe, comme il s'extasiait, feignant de ne pas connaître la Baraquette :

— Taisez-vous, hypocrite, lui dit Dolinde, ça sent encore la chanteuse.

Puis elle plaisanta ses amours, tranquille, les yeux dans les yeux, en fillette à qui l'ignorance permet des hardiesses dont une plus experte s'effrayerait.

Marthe Mignon surtout l'intéressait. Elle voulut savoir comment il avait connu Marthe, prêtant par féminine flatterie à cette banale aventure une couleur orientale et romanesque. Médéric, complaisamment se laissait faire; il racontait Tunis, montrait de ses photographies, heureux d'apparaître à Dolinde sous le coquet dolman galonné d'or, et fier de jouer au beau militaire.

— Heureusement, disait Dolinde, que votre mademoiselle Marthe est enfin partie !

D'autres fois, elle lui parlait, sérieuse, de son fils, le petit Hercule, un vrai diable.

— Je l'ai embrassé l'autre jour, à Entrepierres, chez sa mère nourrice. Il est blond et fort, il vous ressemble, je suis sûre que je l'aimerais.

Ils se murmuraient cela au bruit de la source, sous le lierre de la grotte, cadre à

souhait pour cette idylle où ne manquait vraiment que l'âme d'un Daphnis et d'une Chloé.

Mais la nature s'inquiète peu de nos mensonges. Comme pour des amants véritables, royalement indifférente, elle prodiguait ses splendeurs à ce double assaut sans amour d'un grossier Don Juan de province et d'une fillette déjà rouée qui escompte sa chute, sachant le prix des innocences intelligemment perdues.

Quelquefois, d'après les nervosités à la mode, Dolinde se dressait brusque et fâchée, comme par caprice.

— Est-ce que ce perpétuel tintement de fontaine ne vous agace pas, Médéric?

Ils s'en allaient alors et prenaient un discret sentier zigzaguant au flanc du coteau, dans un impénétrable fouillis de troènes et de clématites, ces clématites à floraison

flottante et blanche que les paysans appellent « langes de Jésus », puis s'enfonçaient à l'abri des regards entre de grands rochers sans mousse, où des lézards vert bleu, allongés, buvaient le soleil.

— Soyez sages, surtout! criait, en voyant le couple s'enfuir, cette bonne maman Guisolphe.

Ironique recommandation dont aurait pu faire son profit Médéric, et qui, pour Dolinde, était au moins inutile.

Tandis que, de sa voix câline, de ses yeux fins un peu railleurs, de sa manche soudain tirée, en prétextant une piqûre, sur un bras maigriot peut-être mais où brillait déjà l'or des précoces pubertés, elle ensorcelait Médéric, nullement distraite, encore moins émue, Dolinde — car le commis voyageur n'avait pas tout à fait menti en parlant du soir de Veglione — se revoyait, deux ans auparavant, à Nice,

dans une première et périlleuse aventure qui, même sans les calculs de son ambition, même sans les prudentes et quotidiennes exhortations de maman Guisolphe, aurait certes suffi à lui durcir le cœur pour toujours.

Au bout d'un mois le beau Médéric en était encore à espérer un baiser.

Jamais pourtant, même dans les faciles amours qu'il brusquait et qui faisaient sa gloire, jamais créature ne lui avait laissé respirer plus insolemment et de plus près, en plus provoquantes occasions, le parfum de sa jeunesse offerte et de ses lèvres.

Cette lutte de tous les jours, ces alternatives de désirs astucieusement surexcités et de réactions énervantes avaient fini par le jeter dans un état d'esprit particulier.

Alors, avec un égoïste attendrissement nuancé d'un peu de remords et dont la délicatesse le flattait, il se reprenait à rêver de Domnine.

Il se rappelait non sans plaisir la chambrette aux poutrelles blanches tout embaumée le matin du parfum des œillets éclos la nuit, les heures d'amour réveillées à la voix des cloches; il se rappelait, plus récente et présente encore, cet après-midi, au Mas de la Font-des-Tuiles, Domnine trouvée seule, l'ivresse montant des buis hachés ; et souvent un désir le prit de retourner là-haut une fois encore.

Il n'osait pas.

Mais, surtout, Médéric évitait de penser à ceci que Domnine pût avoir connaissance de son intrigue avec Dolinde, pressentant confusément, une fois par hasard psychologue, que si Dolinde entrait en jeu, l'affaire deviendrait plus grave.

Un jour, près du Portail-Peint, il se rencontra seul avec Domnine. Elle feignit de ne pas le voir.

Un autre jour, Dolinde lui dit :

— Je ne sais ce qu'a contre moi cette Civadone? Quand elle me regarde, ses yeux me font peur.

Les deux femmes s'étaient devinées. Dès lors, entre elles, ce fut la guerre.

Domnine, maintenant, descendait souvent à la ville. Elle ne cherchait pas Médéric, que l'orgueil de son cœur essayait d'oublier, mais Dolinde, la rivale, sur le visage de qui, doutant encore, elle voulait lire.

Bientôt, elle ne douta plus.

XXX

Ce fut à l'Infernet qu'eut lieu le heurt de leurs deux haines, l'Infernet, ruelle solitaire qui mène des Bas-Quartiers à l'église, escalier plutôt que ruelle, fond de puits plutôt qu'escalier, tirebouchonnant avec son pavé de cailloux aigus, ses marches à demi effondrées, sous des fragments d'arceaux et de voûtes, et célèbre à Rochegude comme le dernier et le plus complet spécimen des architectures compliquées qui, naturellement, ainsi que des coraux bizarres, poussaient et se rami-

fiaient dans les vieilles villes à remparts, où toujours la place manqua.

Dolinde revenait de sa promenade habituelle à la Baraquette. Elle rapportait le bouquet, par elle chaque jour cueilli, que chaque jour maman Guisolphe disposait orgueilleusement dans les deux bouquetiers du comptoir, où Médéric, en entrant au café, avait coutume de prendre chaque jour une rose.

Domnine sortait de la rue des Poternes. Comme pied-à-terre, pour elle plus que pour Trabuc, elle y avait encore sa chambrette. Les endroits où l'on fut heureux gardent une âme ; malgré les tristesses de sa vie, celui-ci lui riait toujours. Rue des Poternes, sur la terrasse, elle se retrouvait jeune fille ; et toutes les fois, par superstition naïve, comme un peu du bonheur ancien, elle emportait quelques-

uns des chers œillets que maintenant soignait sœur Nanon.

Dans l'étroit couloir, entre les hautes maisons noires, au-dessus desquelles une bande de ciel brillait, silencieuses et surprises, les deux femmes restèrent immobiles un instant, puis s'effacèrent pour passer.

Mais Domnine avait aperçu le bouquet de roses; et, sans réfléchir, sur une de ces impulsions brusques, depuis quelque temps plus fréquentes, dont sa volonté n'était pas maîtresse, et qui, après la crise, l'attristaient, elle l'arracha des mains de Dolinde.

— Laissez-là ces roses, mademoiselle, et portez ces œillets à votre amant. Dites-lui : « Ce sont des œillets que vous envoie la Civadone. » Médéric les reconnaîtra. Mes fleurs avant vos fleurs se fanèrent à sa boutonnière.

Mais déjà Dolinde fuyait. Domnine alors sentit tomber toute colère. Et, s'en voulant du moment d'inexplicable folie qui, sans motif, puisqu'elle n'aimait plus, venait ainsi de lui faire crier son secret :

— Si quelqu'un, pourtant, avait entendu ?... Si sœur Nanon, montant à l'église, était passée ?

Mais la ruelle resta déserte.

Et sans l'absence de ses œillets restés aux doigts effrayés de l'ennemie, sans les roses gisant par terre et qu'emportait l'eau du ruisseau, Domnine aurait cru à un rêve.

Voilà les seules paroles, car elles ne devaient plus se revoir, qu'échangèrent Dolinde et Domnine. Leur querelle demeura ignorée ; elle n'avait pas eu de témoin, si ce n'est, à travers le soupirail de sa cuisine, une servante de vicaire, dis-

crète et dévote personne qui, après s'être, au préalable, purifiée en confession de la souillure d'un tel scandale, ne parla de ces choses que longtemps plus tard, à la suite des événements.

Tandis que Domnine s'éloignait, triste, songeant maintenant à Trabuc, et le cœur serré d'une subite angoisse, Dolinde, qui avait couru, était déjà dans les bras de sa mère.

XXXI

Au récit succinct et tragique qu'elle fit de l'événement, d'abord, la prudente matrone s'étonna.

— Donc, pour qu'elle se permît une scène pareille, cette Domnine si modeste, si respectée, était depuis longtemps la maîtresse de M. Médéric? Fiez-vous donc aux apparences ! Et la malheureuse s'affichait ainsi tranquillement, en pleine rue, sans songer que si son mari apprenait cela, il y aurait mort d'homme.

Mais à toi, mignonne, que peut-elle vouloir? Pourquoi cette jalousie?

Puis, comme Dolinde se taisait :

— En attendant, mignonne, te voilà compromise... Et par qui? Par une Civadone! Car la Civadone parlera. Une fois lâchées et débridées, les Mandres ne s'arrêtent plus. Demain, il ne va être bruit que d'elle et de toi dans la ville.

Un peu émue sans doute, mais exagérant son émotion, Dolinde essayait de pleurer.

Alors, maman Guisolphe, avec indulgence, l'embrassa.

— Ne pleure plus, raconte-moi tout.

Et Dolinde, à travers ses larmes, avouait les menues galanteries du début, près de la fontaine, sous la grotte, puis l'intimité qui augmente : elle confiante et naïve, Médéric pressant de plus en plus...

— Cependant M. Médéric ne t'a jamais parlé de mariage?

— Pourquoi m'en aurait-il parlé? répondait Dolinde ingénument.

— En effet, puisque jamais rien... Car tu me l'as juré, jamais rien?

Dolinde, comme pour attester le ciel, leva vers le plafond ses beaux yeux; et dans le salon où, parmi les tons passés du mobilier acheté aux d'Arnavon en même temps que l'hôtel, un piano tout neuf, symbole d'élévation bourgeoise, reluisait, ce fut entre la mère et la fille, toutes les deux se devinant, une muette et délicieuse comédie.

Dolinde regrettait de ne pas avoir laissé Médéric aller plus loin, et maman Guisolphe, intérieurement, partageait les regrets de Dolinde.

— Ma Dolinde, soupirait-elle, pauvre tourterelle innocente!

Néanmoins, parmi tous ses aveux, l'innocente n'avoua pas que, le matin même, non sans calcul et comprenant qu'il était peut-être temps de presser les choses, elle s'était laissée arracher la promesse du premier nocturne rendez-vous.

On eût dit que maman Guisolphe le savait déjà :

— Surtout, quoi qu'il arrive, pas un mot de tout ceci à ton père. Je le connais, il serait capable d'un malheur.

Et vers les neuf heures, après le repas en famille silencieux et prolongé comme si Guisolphe et grand'mère s'étaient doutés, eux aussi, de quelque chose, lorsque Guisolphe, parti au dessert, le moment fut venu où Dolinde avait coutume de regagner sa chambre :

— Va, mignonne, soupira maman Guisolphe en l'accompagnant, dors tranquille

et fais de beaux rêves. Tout finira par s'arranger au mieux de ton bonheur. M. Médéric t'aime, c'est l'important. Et puis souviens-toi du proverbe : « Qui naît belle naît mariée ! »

Puis, comme il y avait précisément des débuts aux Fantaisies, elle sortit emmenant avec elle la vieille Dide Sarrasine.

Dolinde, demeurée seule, ouvrit la fenêtre et regarda. On dort de bonne heure, à Rochegude. Depuis longtemps les derniers promeneurs étaient rentrés. Par delà les platanes du cours, la grand'route brillait déserte. Arrangeant son châle en mantille, comme font, le soir, les grisettes, et se glissant dans l'ombre par le pâti et la ruelle, Dolinde, sans crainte d'être reconnue, pouvait rejoindre Médéric.

XXXII

Le rendez-vous arrivait à point; et Dolinde, guidée par son précoce instinct de femme, avait bien fait de se décider.

Ce jour-là, comme presque tous les jours, Médéric soupait en tête-à-tête avec la vieille Mme Mireur. A Rochegude on appelle encore souper le repas du soir qui a lieu entre sept et huit heures. Médéric, comme tous les enfants gâtés, croyait aimer tendrement sa mère et affectait d'être bon fils.

Généralement, jusqu'au moment sacré

du cercle, pendant qu'Angéline, la vieille nourrice de Médéric, apportait tabac et liqueurs, le temps se passait en menus racontars qui réjouissaient fort la bonne dame, heureuse d'entendre à mots voilés les fredaines de son Médéric.

Un pari avec ces messieurs à propos de chiens, une course à cheval menée en casse-cou, l'achat d'une voiture ou d'un fusil nouveau modèle, tout, même la question d'amourettes, pourvu que Médéric y fût mêlé, prenait aux yeux de Mme Mireur une importance considérable.

Par suite d'un déplacement d'orgueil égoïste, fort commun dans la bourgeoisie et qui facilement, s'y confond avec l'affection maternelle, Médéric, pour elle, résumait le monde. Rien n'existait en dehors de Médéric, et ce nom de Médéric excusait tout.

Fervente catholique, étant née Pont-Bernard, intraitable sur les autres points et scrupuleusement pratiquante, dès qu'il s'agissait de son fils, Mme Mireur trouvait avec sa conscience de merveilleux accommodements.

Autrefois, dès que les quinze ans du jeune drôle commencèrent à s'éveiller, Mme Mireur, on le remarqua, avait toujours eu, au grand désespoir d'Angéline, des servantes jeunes, proprettes, et, quoique venues du village, plutôt jolies.

Maintenant, c'était avec une douce émotion, personnelle et quasi-physique, qu'elle s'intéressait, sans trop avoir l'air, aux plaisirs de ce gros garçon bien portant, en qui éclatait la joie de vivre.

Parfaitement avare au fond, pour Médéric elle devenait prodigue, lui livrant

l'argent sans compter et tolérant à peine qu'il s'occupât, pour la forme, du loyer de ses trois maisons et de la direction de ses deux métairies.

— Il faudrait pourtant, disait-il parfois, qu'un de ses matins je pousse jusqu'au Plan, jusqu'aux Eygatières, voir où en sont nos fermiers.

Mais ce ne lui était qu'une occasion de monter à cheval et de boucler ses guêtres.

Bourgeoise avisée, du fond de sa maison, malgré ses septante ans, Mme Mireur menait tout.

— Amuse-toi, Déri! répétait-elle souvent avec la satisfaction jalouse de se savoir indispensable; tout ira toujours bien tant que je serai là.

Le soir dont il s'agit, par exception, l'entretien sembla vouloir tourner au grave. Mme Mireur qui, d'ordinaire, évitait avec soin tout sujet attristant, s'obstinait

à entretenir Médéric de sa défunte femme. C'est à peine si Médéric se rappelait avoir été marié. Depuis déjà trois ans elle manquait, celle dont on ne parlait plus, apparition mélancolique et tôt disparue, qu'attestait seule une pâle image chaque jour s'effaçant, dans un coin sombre du salon.

Mais, depuis ces trois ans, Hercule, cause de sa mort, le petit Hercule avait grandi, un peu oublié lui aussi, chez les nourriciers d'Entrepierres.

Superbe, disait-on, fort comme un Henri IV, digne en tous points de Médéric ! mais avec une éducation déplorable, ne parlant que patois, et, avant d'avoir ses premières culottes, jurant mieux qu'un valet de ferme.

Médéric trouvait cela charmant. La grand'mère était d'un autre avis :

— Trois ans, notre Hercule a trois ans,

insinuait-elle, le moment serait peut-être venu de s'occuper de lui.

Puis, diplomatiquement, avec de prudentes parenthèses, elle aborda la question délicate.

Peut-être aussi Médéric ferait-il bien de songer à un nouveau mariage? Tout n'est pas rose dans la vie, et la paternité a ses exigences. Il lui serait facile — le deuil, Dieu merci! assez longtemps porté — de trouver, pas bien loin, une petite femme pas gênante, comprenant les choses... Précisément, Mme Mireur croyait connaître une héritière, elle dirait le nom plus tard, riche, très douce, assez plaisante, qui rougissait toujours lorsqu'on prononçait le nom de Médéric.

Lui, écoutait, se laissait convaincre, voyant déjà, blanche, poupine, avec ses

yeux heureux d'esclave volontaire, la future que sa mère lui destinait.

Le devoir, que diable, est le devoir ! Oui, tout bien réfléchi, il se sacrifierait pour son fils, pour sa mère, surtout pour sa mère. Depuis quelque temps, d'ailleurs, Médéric constatait que la bonne vieille allait baissant; et, sans précisément escompter sa mort, il n'aurait pas été fâché, en attendant, de savoir près d'elle quelqu'un de dévoué pour la soulager dans la direction des affaires, et qui, à l'heure inévitable, bien au courant, la remplacerait.

Ce mariage, au surplus, se présentait comme une solution des plus opportunes, délivrant Médéric et des inquiétantes rancunes de la Civadone, et de l'intrigue sans issue sottement nouée avec Dolinde.

XXXIII

Le fils de Mme Mireur était un de ces amoureux, espèce bourgeoise assez commune, dont la passion a besoin de triompher aux premiers assauts, et chez qui l'absence de possession presque autant que la possession elle-même, devient une cause de satiété. A force de l'avoir ardemment et toujours en vain désirée, maintenant Médéric ne désirait presque plus Dolinde. L'autel fumait encore un peu, mais l'aliment manquait à la flamme.

Aussi, quand, onze heures sonnant, notre amoureux se rappela le rendez-vous convenu pour minuit, fut-il comme étonné, dans une si piquante aventure, de se sentir au cœur si peu de réelle émotion.

Il partit néanmoins et prit le chemin de la Baraquette, mais presque ennuyé, décidé à rompre, combinant déjà les moyens.

Par malheur sa prudence se décidait tard et celle de Dolinde était avertie.

A peine, faisant jouer le secret, eut-il poussé la grille criarde du jardin, que Dolinde tombait dans ses bras, sanglotante et tragiquement encapuchonnée.

Elle raconta sa rencontre de la journée, exagéra, trouva des phrases :

— Ah! Médéric, mon Médéric, moi qui croyais à votre amour! moi qui m'imaginais être jalouse... Me voici pourtant seule avec

vous, confiante et seule, après ce que m'a révélé cette femme.

Et Médéric lâchement s'excusait, reniait Domnine.

— La Civadone?... Oui, autrefois, mais il y avait si longtemps, avant de connaître Dolinde. Maintenant, il n'aimait que Dolinde, ne voulait aimer qu'elle.

— Pourtant, disait Dolinde, ces œillets?

Médéric froissa les œillets. Dolinde, alors, comme attendrie, lui cueillit dans l'ombre des roses. Une bergère se trouvait là, un de ces vieux meubles dédaignés que l'on prend au grenier pour les porter au bastidon. Depuis des mois, jamais rentrée, avec ses fines et frêles moulures encadrant des sujets galants, elle moisissait à la rosée.

Dolinde, le front dans les mains, s'était laissé tomber sur la bergère. A genoux devant elle et maître de ses mains languis-

samment abandonnées, Médéric les baisait et murmurait des paroles d'amour.

— Au moins jurez-moi, Médéric.

Médéric jurait, assis maintenant, ses lèvres sur les lèvres de Dolinde.

Dolinde, se livrant, daigna pardonner. Et, vers le point du jour, quand il fallut partir, sans que Dolinde exigeât rien, candide enfant meurtrie, qui pleurait et cachait ses larmes, Médéric avait tout promis.

A Rochegude, dans les veillées, on racontait parfois un conte dont Nostradamus est le héros.

Certain soir que, très vieux et presque aveugle, il prenait le frais devant sa maison blanche de Saint-Rémy, voisine de la porte qui mène aux champs, une jeune fille vint à passer :

— Bonjour, monsieur Notredame! dit-elle.

— Bonjour, bonjour, petite fille! répondit bénévolement le prophète.

Deux heures après, elle retourne :

— Monsieur Notredame, bien le bonsoir!

— Bien le bonsoir, petite femme!

Et la pauvrette, de qui c'était le premier rendez-vous d'amour, rougit en se voyant ainsi devinée.

Maman Guisolphe connaissait peut-être cette histoire.

Toujours est-il que, lorsque, au petit jour, Dolinde rentra, émue certes! mais l'âme en fête, maman Guisolphe, qui n'avait pas dormi, l'attendait.

Elle lui enleva son manteau, douce, maternelle, attendrie ; et, sans vouloir d'explication :

— Comme le cœur te bat, pauvre mignonne?

Puis elle soupira; et la baisant longuement au front :

— Bonjour, madame Médéric?

XXXIV

Le beau Médéric, au réveil, se trouvait un peu dans l'état d'un homme qui, la veille, se serait grisé! Impressions contradictoires faites d'inquiétude et de joie.

Le premier moment fut triomphal.

Un clair soleil entrait par la fenêtre, dont au retour, s'oubliant à regarder pâlir les dernières étoiles, il avait négligé de refermer les volets.

En face, sous l'irradiation aurorale, les gradins abrupts de la montagne se dressaient en escalier d'or. Et lui, Médéric

Mireur, aurait voulu monter là-haut, sur cette cime éblouissante, et de ses poumons de fort chasseur, comme fait le coq, crier à tous :

— Je suis l'amant de Mlle Dolinde!

Jamais il n'avait ressenti pareil accès de mâle orgueil. Son cœur en était comme élargi. Certains détails lui revenaient : des cheveux roux, une robe ouverte, et les touffes pendantes du lierre qui brillaient sous le clair de lune. La fontaine chantait s'égouttant sur l'eau du bassin. Dans une ruine, qui est au flanc de la colline, de minute en minute, une hulotte solitaire poussant son cri monotone et doux, et Médéric se rappelait avoir trouvé cela délicieux, parce que cela semblait délicieux à Dolinde.

Médéric se rappelait aussi qu'à travers son enivrement, pour la première fois

oh ! sans que Dolinde l'y poussât, il avait prononcé le mot « mariage ». De façon si vague, heureusement ! pêle-mêle avec tant de projets romanesques et fous : départ clandestin, lointains voyages, préventive lune de miel parmi les musiques et les fleurs d'un carnaval au pays du soleil.

Léger sujet d'inquiétude ! Mais habitué à voir toutes choses s'arranger au gré de son tranquille égoïsme, Médéric ne s'y arrêta point.

C'est alors que maman Guisolphe eût à déployer son génie.

Dès le premier jour, Médéric aurait pu comprendre que la rusée matrone savait tout. Maman Guisolphe, maintenant, avait pour lui des serrements de main furtifs et des façons si particulières de sourire, qu'à certains moments cette femme de maturité engageante semblait, au séducteur englué,

presque aussi jeune et plus désirable que Dolinde.

Phénomène bizarre : avec Dolinde, il eût osé rompre; avec la brune maman Guisolphe, toujours le cherchant, le frôlant, des sous-entendus dans les yeux, il se sentait comme lié d'une complicité charnelle.

Dès lors, Médéric vécut dans une atmosphère de vague inceste, laquelle ne déplaisait point à ses instincts de provincial corrompu. Le piment de la mère irritait encore l'âpre et persistant souvenir qu'il avait gardé de la fille.

Car, depuis la nuit à la Baraquette, nuit unique, divine, dont le trouble, dont les délices, les épisodes, les repos, prenaient en s'éloignant, le charme inquiet d'un beau rêve, Dolinde savait toujours, quand Médéric devenait pressant, trouver un pré-

texte pour lui en refuser une seconde fois le régal.

Médéric connut alors les inutiles va-et-vient et l'énervement des attentes. La Baraquette le vit pleurer. Et maman Guisolphe, après un des faux rendez-vous dont on le leurrait presque chaque soir, put, un matin — témoin muet mais éloquent, de ces impatiences et de ces rages — montrer à Dolinde ravie, la vieille bergère gisant, trois de ses pieds cassés, sous la grotte.

Médéric commit des imprudences, adressant à Dolinde, coup sur coup, des lettres dont les petites employées du bureau de poste se montraient malicieusement l'écriture, se laissant même surprendre, un soir, tandis qu'il jetait de menus cailloux et du sable dans les vitres de la chambre où couchait Dolinde.

Peu à peu, cependant, le bruit se répandait, dans la ville, d'une amourette entre Dolinde et Médéric. Dolinde « fut sur le tapis ». Bientôt, mystérieusement, on parla d'un mariage possible; et les initiés, rares encore, se partagèrent en deux camps : les uns considérant ce mariage comme une mésalliance, les autres, sans y applaudir encore, l'admettant.

Après tout, les Guisolphe étaient riches et d'aussi bonne souche que les Pont-Bernard et les Mireur. Puis, il fallait considérer le veuvage de Médéric. Mieux que personne, Mlle Dolinde, si parfaitement élevée, avec ses brevets et ses talents — car, depuis quelque temps, heureuse de se rapprocher ainsi des dames zélatrices et patronnesses, elle tenait l'orgue à l'église — ne ferait-elle pas une épouse accomplie et la mere à souhait pour élever le petit Hercule?

C'est, bien entendu, maman Guisolphe qui, aidée dans ce long et délicat travail par tout un escadron de complaisantes et de chambrières, avait ainsi préparé l'opinion.

Médéric, néanmoins, ne pouvait s'en prendre qu'à ses propres sottises. Il les continuait avec sérénité, dînant, soupant chez les Guisolphe, et, comme ils le désiraient, s'affichant.

XXXV

Médéric ne pouvait plus reculer. Le désirait-il seulement? Un seul point l'arrêtait encore : la nécessité de confesser, car il le faudrait tôt ou tard, sa résolution à Mme Mireur.

Il prévoyait des résistances, lisant dans les regards attristés de sa mère, devinant à certaines allusions agressives d'Angéline qu'on n'ignorait rien et qu'on attendait.

État de guerre qui bientôt lui rendit insupportable sa maison, en lui faisant trouver par contraste incomparablement

douce l'enveloppante hospitalité des Guisolphe.

Les soirs, rares de plus en plus, où il se décidait à dîner en compagnie de sa mère, c'étaient parfois de longs silences, électriques et lourds, que personne n'osait rompre, par crainte de faire éclater l'orage.

— Mais que se passe-t-il donc? finissait toujours par s'écrier Médéric en repoussant sa serviette avec colère, on dirait que tous les trois nous veillons un mort!...

Il partait, laissant seules Mme Mireur avec Angéline. Et sous les grands ormeaux des Lices, détour qu'il prenait volontiers avant de revenir chez les Guisolphe, son irritation s'exhalait en longs discours intérieurs.

— Qu'est-ce que j'attends pour oser? Un mot de Mme Mireur? Mais Mme Mireur

ne parlera pas la première. Alors, c'est moi, Médéric, qui parlerai.

Au fond, de quoi se plaignait sa mère? Ne lui avait-elle pas, elle-même, tout récemment, conseillé le mariage?

— Et si Mme Mireur insiste, commode cheval de bataille, sur ce que peut avoir de louche l'industrie des Fantaisies-Rochegudaises, eh bien! je lui rappellerai, au besoin, devant Angéline, que les Pont-Bernard et les Mireur, pour ne citer qu'eux, n'ont pas toujours été si superbement délicats à l'endroit de l'argent et de ses provenances; que certaines faillites, non encore oubliées, ne nuisirent point à la fortune des deux familles, et qu'on n'appelle pas pour rien, dans notre pays, notre grande ferme des Viornes : le Château des Quatre-Malheurs.

Médéric, furieux contre lui-même, eût

éprouvé un amer plaisir à se rapprocher des Guisolphe en s'éclaboussant ainsi, en éclaboussant les siens, vivants ou morts, de fange bourgeoise remuée.

L'indulgence sénile un peu et l'inguérissable faiblesse de la vieille Mme Mireur l'en dispensèrent.

En dépit des beaux serments qu'elle s'était faits à elle-même et des excitations d'Angéline, son cœur maternel souffrait trop de sentir que Médéric souffrait. Toute son énergie d'orgueil s'était usée pendant ces quelques mois de silencieuse résistance. Un soir, elle n'y put tenir.

— Alors, c'est bien vrai, Déri, ce que m'ont raconté ces dames. Tu songes à te remarier ?

— Mais oui, bonne maman ! répondit Médéric, surpris un peu, mais enchanté de voir prendre ainsi les devants.

— Et tu as choisi...

— Vous le savez bien : mademoiselle Dolinde.

— La Dolinde de ces Guisolphe !

Mme Mireur, tandis qu'Angéline, irritée, allait s'enfermer dans sa cuisine, leva vers la fenêtre, où se voyait un coin du ciel, des yeux tristes désespérément mais quand même illuminés d'amour pour le grand garçon égoïste qui lui causait cette douleur.

Puis, d'une voix que l'angoisse de son cœur faisait trembler :

— C'est bien de la peine que tu me fais, mon Déri ! On ne sait pas mourir à temps. N'importe, Déri ! tu es ton maître. Les enfants ne viennent pas sur terre seulement pour le bonheur des vieux.

Médéric l'embrassa. Désarmée, elle essaya de sourire.

— Ainsi, elle est gentille cette Dolinde? Il faudra pourtant, puisque tu l'aimes, que je m'arrange pour l'aimer.

Passé minuit, lorsqu'il rentra, surexcité un peu, car il avait voulu sortir quand même, annoncer l'heureuse nouvelle aux Guisolphe, une désagréable surprise attendait Médéric.

Mme Mireur, au moment de se mettre au lit, venait d'avoir ce qu'Angéline appelait une fausse attaque.

Rien de bien grave d'ailleurs, d'après le médecin. Seulement à l'avenir, il s'agissait d'avoir des soins, beaucoup de soins.

— Surtout, ajouta-t-il, pas de contrariétés, plus d'émotions vives.

Et, devant ce pâle visage où la mort différée avait laissé sa marque, Médéric, malgré son ivresse, pleura, se sentant un peu parricide.

XXXVI

L'hiver était venu rude et subit, brouillant de glaçons pressés la Durance, et congelant en stalactites, malgré ciel pur et beau soleil, l'eau qui suinte au flanc des rochers.

C'est la saison où les alpins et les culs-blancs, ces becs-fins délicats, toujours à la lisière des neiges, montant ou descendant suivant qu'elles gagnent ou fondent, rabattus des hauteurs, commencent à se montrer en plaine.

Temps béni pour le braconnage ! Depuis près d'un mois, Trabuc, tout à ses trappes, à ses lèques, à ses chouettes, n'avait pas franchi le portail de Rochegude. Domnine, toute à son ménage, et, de plus, occupée à mettre en ordre les hardes du petit Gabriel, un filleul de Trabuc, resté orphelin et nouvellement adopté par eux, ne quittait plus guère le coin de son feu. Aussi fut-elle une des dernières à connaître l'événement dont toute la ville s'occupait.

La nouvelle en arriva au Mas par une vieille femme un peu sourde qui, bavardant, dit à Domnine :

— Vous savez, l'ami de Trabuc, qui venait chasser quelquefois, ici ?

— M. Médéric ?

— Oui, M. Médéric Mireur.

— Eh bien ! voilà qu'il reprend femme. A l'église où dimanche je suis entrée, le curé publiait ses bans. Mais j'ai mal com-

pris le nom de la future. Ça doit être quelque étrangère.

Domnine ressentit comme un soulagement.

Dans le mariage de Médéric, elle ne vit d'abord que ceci : sa rupture avec la rousse, l'ennemie, seule rivale de qui elle se sentît jalouse. Car l'idée ne lui vint même pas que le fils de Mme Mireur pût épouser la fille des Guisolphe.

Que lui importait celle qui recevrait l'anneau, pourvu que ce ne fut pas Dolinde ?

Légère, comme réhabilitée, car l'adultère n'avait jamais cessé de peser à son âme, elle se réjouit sincèrement de ne plus aimer. Et, tout l'affreux passé désormais aboli, la vie soudain lui réapparut froidement blanche et immaculée comme la monotone étendue de neige qui, autour

du Mas, sous l'éclat d'un beau ciel d'hiver, recouvrait l'infini des champs et des collines.

Pourtant, sur son indifférence qui était réelle, la curiosité féminine l'emporta. Et Trabuc, un samedi, étant aller porter des becs-fins à Rochegude, elle ne put se tenir de l'interroger au retour.

— Vous avez dû apprendre, là-bas, le mariage de M. Médéric ?

— J'allais précisément t'en parler, Domnine. Un mariage qui n'est pas fier. Il fait peine aux amis. On dit même que, de la contrariété, cette pauvre vieille Mme Mireur avait eu comme un commencement d'attaque. Puisqu'il voulait se remarier, M. Médéric pouvait choisir mieux.

Un vague soupçon, éclair rapide, traversa la pensée de Domnine.

— Avec qui donc se marie-t-il ?

— Devine ! c'est à ne pas croire : avec la fille des Guisolphe.

— La Dolinde !

Domnine eut la force de ne pas crier; mais tout son sang, le sang des Mandres, lui monta d'un flux au visage.

Domnine se revoyait avec Dolinde, trois mois auparavant, dans leur rencontre à l'Infernet.

Ah ! elle n'avait pas perdu son temps, l'autre, la rousse, pendant ces trois mois ! Comme elle devait triompher à présent, la paysanne de jadis, sa petite camarade d'école, avant huit jours Mme Mireur !

— Et moi, songeait amèrement Domnine, moi qui, sans que rien ne m'y forcât, follement et pour qu'elle en rie, lui livrai ce jour-là mon secret.

Puis elle oublia Dolinde pour ne plus

penser qu'à Médéric. Toute sa rancune lui revint. Cet amour, qu'elle avait cru mort, renaissait, mais tourné en haine.

Puisque Médéric était descendu à épouser la fille de Guisolphe, l'amie des chanteuses, avec son louche passé niçois, pourquoi ne l'avait-il pas épousée, elle, la Civadone, alors que de tout cœur, et pure, elle s'était donnée? Pourquoi tout au moins ne l'avait-il pas gardée pour maîtresse? Pourquoi ce premier mariage à la suite duquel, se croyant déliée, elle avait dû mentir et cacher sa faute afin de devenir la femme de Trabuc? Pourquoi surtout ce retour, cet inexplicable retour dans le triste après-midi d'été où, retombée au servage, elle sacrifiait par un adultère sans joie le peu qui lui restait d'honneur.

Domnine en voulait à Médéric de toutes ces choses. Elle lui en voulait encore de ce qui fatalement allait éclater.

Déjà elle se sentait sur la pente du crime, avec le rêve obscur de quelque effrayante action qui empêcherait le mariage, frapperait Médéric et la frapperait elle-même.

Car d'abord, avant tout, elle s'était elle-même condamnée, l'irrésistible désir de vengeance dû aux impulsions soudain réveillées de sa race, s'exaltant et s'ennoblissant, dans cette âme, malgré tout restée fière, par un touchant besoin d'expier.

— Mandre ? Eh bien oui ! je suis restée Mandre ! Mandre comme le fut ma mère, comme le sont Irma et Gusta. Tous ceux qui, jusqu'à présent, se trompaient sur moi, Médéric, la Dolinde, vont enfin apprendre à me connaître.

Puis, songeant à Trabuc, à sœur Nanon, si bons pour elle et qu'elle allait si cruellement affliger, elle hésita.

C'est en vain néanmoins qu'elle essayait de vaincre sa résolution, c'est en vain qu'elle se disait :

— Fais comme tu as fait déjà, subis ton sort, résigne-toi une fois encore !...

Dans le cercle tragique où se mouvait sa destinée, Domnine, désormais, ne voyait qu'une issue : la mort.

XXXVII

Mais, héroïne paysanne comparable aux plus hautes entre les héroïnes, tout naturellement, du fond de l'humble ferme où, comme contraste avec la tempête de son âme, ne s'entendaient que le caquetage des poules, le grognement du porc et le bêlement des agneaux, désespérée jusqu'au génie, elle la voulut, l'imagina, atroce et sublime, cette mort.

Et certes, la bourgeoise ville de Rochegude, paisible là-bas et comme endormie

sous la nappe de fumée légère planant au-dessus de ses toits, ne soupçonnait pas les beautés du drame que Domnine lui préparait.

Et le facteur aux souliers poudreux ne se doutait pas, lui non plus, de ce qu'il portait dans son carnier de cuir jaune noirci par l'usage, en descendant vers Rochegude, avec la lettre que Domnine, une fois seule et Trabuc parti, avait écrite de sa pauvre écriture maladroite, et cachetée d'un peu de farine.

Seul, Médéric eut comme un mauvais pressentiment quand il la reçut.

Elle ne contenait pourtant que quelques mots très simples, presque affectueux, avec une allusion au mariage et la demande d'une entrevue.

Ceci, tout de suite, le rassura. Il connaissait trop bien Domnine pour croire à

des exigences d'argent, à une question d'intérêt quelconque.

Une autre idée lui vint, flatteuse, et qui le fit sourire :

Qui sait ? Et pourquoi pas ? Les femmes ont toutes le diable au corps !

Que risquait-il ? Au pis aller une dernière explication, même orageuse, valait mieux qu'un scandale à l'église ou un esclandre à la mairie. Il résolut donc de se rendre au rendez-vous que la lettre de Domnine lui fixait.

C'était pour le surlendemain, de sorte que Domnine avait tout un jour devant elle.

Domnine voulut revoir Rochegude, elle voulut revoir, s'étonnant d'encore les aimer, son vieux père et sa vieille mère seuls, oubliés un peu, sous la voûte du Grand Couvert.

Elle voulut revoir sœur Nanon.

Le père et la mère se trouvaient là, car les paysans ne sortent guère dans la mauvaise saison. Ils pleurèrent d'attendrissement en voyant les provisions que Domnine leur apportait avec ses secrètes économies.

De peur qu'ils n'eussent des soupçons :

— Je vais, leur dit-elle, faire un voyage avec Trabuc à qui ces messieurs pensent procurer, la terre ne rendant plus rien, une place de garde-chasse en pays d'Arles. Vous me conserverez cet argent ; au besoin, vous vous en serviriez.

Mais Domnine, pour son malheur, ne rencontra pas sœur Nanon.

Sœur Nanon ayant perdu, au village de Sarrebosc, une lointaine parente, était partie, dès le matin, dans l'intention de

mettre, selon l'usage, un crêpe autour des ruches que cette parente, de son vivant, possédait.

Et Domnine se dit que bientôt, à supposer que par hasard quelqu'un s'intéressât encore à elle, les gens pourraient aussi habiller de deuil ses ruches de la Font-des-Tuiles.

Cette idée de ruches l'attendrit. Si au même moment elle eût rencontré sœur Nanon, accueillie par elle et confessée, peut-être pouvait-elle encore changer son dessein.

Domnine enfin voulut retourner rue des Poternes.

Sur la terrasse dont les œillets étaient flétris, mais qu'éclairait un soleil joyeux, elle songea :

— Ces œillets flétris renaîtront, et mes jours ne renaîtront plus.

Puis, le clocher ayant tinté, elle se rendit à l'église, antique édifice aux piliers trapus, aux sombres arceaux, et si noire qu'elle semble taillée, d'une pièce, dans un bloc de porphyre noir.

Les dalles de la nef se trouvent en contre-bas du sol. Domnine, pour la première fois, remarqua et compta les quatorze marches intérieures qui lui parurent glissantes et humides comme l'escalier d'un tombeau.

Et, d'abord agenouillée devant la grille du maître-autel où se donnent les communions, pour la première fois aussi elle s'effraya de voir au-dessus de sa tête le dôme roman immense et nu, sans ouverture qui l'éclaire, et dont l'opaque nuit pesait sur son cœur, l'oppressant, comme un ciel mort, vide d'étoiles.

Un souvenir d'enfance lui revint. Elle

se dressa et chercha la chapelle de Notre-Dame d'Espérance.

Close d'une grille ouvragée, cette chapelle, capricieux joyau du temps du roi François et des retours païens d'Italie, avec sa voûte semée de lys d'or, ses clairs vitraux coloriés s'encadrant de colonnettes peintes, rayonnait, seul point joyeux dans la sombre église, et attirait comme un sourire.

Là, sur un autel précieux qu'ornaient en fin relief des grappes de raisins et des bouquets de roses, une vierge, l'enfant au bras et moins mère de Dieu que femme, une vierge d'albâtre se dressait.

Elle avait la couronne au front, et, tombant à plis harmonieux sur sa hanche un peu relevée, une robe gravée de broderies en arabesques par l'ingénue fantaisie du sculpteur.

Notre-Dame d'Espérance protégeait

Rochegude, où sa beauté faisait des miracles.

Domnine pria la belle image accueillante comme une amie, et l'image sembla lui dire ce que sa conscience disait :

— Soumets-toi, accepte la vie, rien ne t'empêche d'être heureuse.

Domnine écoutait; quand, soudain, au travers des nefs solitaires, le chant de l'orgue résonna, effarant les chauves-souris accrochées par milliers aux profondeurs du dôme, et un rossignol de muraille qui, après avoir inutilement cogné du bec et de l'aile aux gemmes vivantes des vitraux, vint doucement, comme en un miracle, se poser sur le globe que tenait Jésus.

Un rayon parut, l'image s'anima et Domnine sentit son cœur fondre.

Mais des voix claires de fillettes se mê-

lèrent aux grondements de l'orgue, gazouillant le naïf cantique.

« O Jésus, mon Seigneur d'amour! » et, parmi elles, chaude et plus vibrante, Domnine reconnut la voix de Dolinde.

C'était, en effet, Dolinde qui, virtuose désormais acceptée, dirigeait ainsi, de concert avec l'organiste, la répétition des Enfants de Marie.

Quoi! Encore Dolinde, jusque dans l'église? Elle la retrouverait donc toujours!

Alors Domnine regretta sa faiblesse :

— N'hésitons plus, voici la fin! Puisque sœur Nanon n'est pas là et que Notre-Dame d'Espérance m'abandonne, je n'ai qu'à suivre jusqu'au bout mon triste chemin.

Et tandis que les chauves-souris, d'un vol cassé, regagnaient leur gîte nocturne;

tandis que, par une fêlure du vitrail, le rossignol de muraille s'évadait, Domnine, traversant les trois nefs frémissantes de chants mystiques, sortit, implacable et déjà damnée, sans même allumer devant l'autel son cierge inutile.

XXXVIII

Le soleil d'hiver, s'abaissant, allait disparaître derrière Mont-Arluc.

— Voici donc l'heure!

Alors se produisit chez Domnine la crise qui suit les résolutions extrêmes lorsqu'elles ne sont pas immédiatement exécutées.

Elle espéra que Médéric manquerait au rendez-vous.

— Médéric est prudent... Quelquefois, aussi, les lettres s'égarent.

Car Médéric une fois là, Domnine sen-

tait bien que, dans le redoublement de douleur où la jetterait sa présence, rien ne saurait plus l'arrêter.

Médéric arrivait juste à ce moment.

Du haut du perron sous lequel, l'avant-dernier automne, elle se trouvait occupée à hacher des lavandes et du buis, le jour de l'irréparable faute, Domnine au long de la montée où le vent soulevait des tourbillons de neige sèche, regardait avec une angoisse croissante, se rapprocher, de plus en plus reconnaissable, la silhouette de celui dont elle souhaitait et redoutait la venue.

Car elle avait peur, maintenant.

Mais il semblait qu'une démoniaque influence voulût se faire sa complice. Parmi tous les hasards nécessaires à l'accomplissement du dessein par elle conçu, aucun, depuis deux jours, ne lui avait

manqué. Et, voyant qu'il en était ainsi, définitive sa volonté se pétrifia.

Presque au même moment où, le carnier sur le dos, le fusil sous le bras, Médéric quittait la route charretière pour prendre le sentier qui passe devant la fontaine — cet équipage prudemment adopté pouvant servir de prétexte à une visite — Trabuc, selon les prévisions trop bien réalisées de Domnine, venait de partir pour la chasse au furet, permise même en temps de neige, et devait se trouver pas très loin, un demi-kilomètre à peine, vers les roches des Baumettes, pleines de terriers naturels où les lapins sont à foison.

Domnine restait donc seule à la ferme avec Gabri, le filleul, âgé de douze ans, que Trabuc avait recueilli.

L'enfant jouait au bas du perron, dans la neige.

— Gabri, petit Gabri! lui cria Domnine, as-tu vu courir la grosse bête?

— Une bête, marraine!...

— Mais oui, Gabri, une bête rousse qui semblait blessée et qui boitait... Va-t'en vite chercher parrain aux rochers percés des Baumettes, et tu lui diras qu'un renard, peut-être bien un loup, a passé tout à l'heure devant le Mas.

— Je crois que c'est plutôt un loup! opina gravement petit Gabri.

— Dis-lui encore que le loup avait l'air de se diriger vers la « cabanette d'espère ». Surtout, avertis ton parrain, si par hasard il n'a pas ses balles, de mettre du gros plomb et charge double dans le fusil.

Elle embrassa Gabri qui, désormais persuadé de la réalité du loup et fier qu'on le chargeât d'une mission si importante, détala aussitôt sans détourner la tête, ce qui fit qu'il n'aperçut pas Médéric.

Médéric était inquiet; mais, tout de suite, le calme de Domnine, son sourire, dont il ne devinait pas la douloureuse ironie, le rassurèrent.

— Le grand air et les chagrins m'ont sans doute bien enlaidie, lui dit-elle, pour qu'on se languisse de vous depuis si longtemps?

Et, le voyant gêné un peu :

— Je sais tout, Médéric, je sais votre mariage, et ne vous en veux que de me l'avoir caché.

Puis elle ajouta doucement le mot des femmes :

— Je suis seule!

Alors Médéric osa la prendre dans ses bras, car la fièvre et la passion la rendaient belle.

Elle ne refusa point son baiser, s'admirant de jouer si bien une si horrible comédie.

Comme Médéric la pressait :

— Non, pas ici ! plus jamais ici... Allons jusqu'à l'Affût-du-Loup.

Et tandis que, par le petit sentier sous les chênes, où les lambrusques, chargées de neige fondue au soleil et subitement regelée, formaient des girandoles de cristal, Médéric, ravi de la tournure que prenaient les choses, parlait de son fils, de sa vieille mère, expliquant que tout s'arrangeait bien mieux ainsi, qu'il était heureux de voir Domnine raisonnable, et que rien entre eux ne serait changé, Domnine, amèrement, le prenait en pitié. Presque tranquille, elle s'absolvait. N'était-ce pas lui, après tout, qui cherchait sa destinée?

A l'Affût-du-Loup, il fallut faire effort pour tirer la porte qui s'ouvrait en dehors et que la neige avait bloquée. Ils y parvinrent cependant. Et, quoique le paysage

ne fût plus le même, quoique l'étendue triste et blanche dans l'encadrement de la baie restée mi-ouverte, car les gonds rouillés jouaient mal, ne ressemblât guère au décor printanier des dernières rencontres, Médéric, grisé par ses souvenirs, semblait redevenu le Médéric d'autrefois.

Domnine qui, malgré elle-même, l'aimait encore, puisqu'il était le seul et le premier qu'elle eût aimé, se laissait aller, estimant que, si près de la mort, ces quelques minutes d'illusion heureuse lui étaient dues.

— Ainsi, tu m'aimes toujours, quand même?... disait Médéric.

Et, sans presque avoir besoin de mentir, elle répondit :

— Je ne t'aimai jamais si bien.

XXXIX

Cependant, en recevant le message apporté par Gabri, Trabuc, à l'aide du tire-bourre, avait d'abord déchargé son arme et remplacé la grenaille par deux balles heureusement retrouvées dans une des innombrables poches de son carnier à compartiments compliqués.

Il demandait à Gabri :

— Alors, tu as bien vu la bête ?

— Oui, parrain, et marraine l'a vue aussi.

Trabuc s'étonnait un peu : les loups,

d'ordinaire, n'ont pas coutume de se montrer ainsi en plein jour.

Mais Gabri ajouta :

— Marraine a même dit que ce doit être une bête blessée.

Alors Trabuc se rappela qu'on avait organisé la veille une battue dans les bois de Brias, et pensa qu'en effet un loup blessé et poursuivi, pouvait bien s'être égaré jusqu'en ces parages.

Ayant donc, pour ne pas attendre, bouché avec des pierres le terrier où il furetait, et suivi de Gabri qui fièrement portait la boîte à furet vide, il se dirigea vers l'Affût-du-Loup, « la cabanette d'espère », droit dans les champs, par grandes enjambées.

Tout en cheminant, il s'étonnait encore de ne pas trouver de passées, et, si la bête était blessée, quelques traces de sang sur la neige.

— Probablement, pensa-t-il, elle aura pris le sentier devant la fontaine et se sera défilée un peu plus bas, en tournant le Mas, puisque c'est du Mas que ma femme l'a vue aller du côté de la cabanette.

Mais à partir du Mas où, sans s'arrêter, il chercha vainement Domnine des yeux, et dans la direction de la cabanette, rien non plus qui indiquât la fuite d'un renard ou d'un loup. En revanche, des empreintes fraîches encore de chaussures de femme et de chaussures d'homme, cheminant côte à côte et quelquefois se confondant.

Les chaussures de femme étaient de celles comme en portent les paysannes et comme Domnine en portait. Les chaussures d'homme intriguèrent davantage Trabuc. Avec leurs rangées de clous artistement plantés formant des étoiles et des losanges, leurs rebords de semelle à la

Marseillaise, elles dénonçaient quelqu'un de riche, quelqu'un de la ville.

Trabuc ne songeait plus au loup. Mais soudain, dans son esprit de lointains soupçons, confus jadis, très nets maintenant s'évoquèrent ; et, le fusil bas, il se tint prêt à quelque événement qu'il ne devinait pas.

S'effaçant comme pour surprendre un gibier, dans le fond de la cabane obscure, où, par le battant resté ouvert, la neige envoyait son reflet, il vit distinctement, il vit — à ce spectacle les chiens du fusil craquèrent — sa femme, Domnine, la Civadone! abandonnée aux bras de Médéric.

Dans le tourbillonnement de ses pensées, une seule préoccupation surnagea :

— Va-t'en, Gabri, il y a des choses que les innocents ne doivent pas connaître.

Puis il visa, prenant son temps, avec le

sang-froid instinctif du chasseur. L'un sur l'autre, deux coups partirent.

Un homme des villes aurait sans doute réfléchi. Il se fût demandé, avant de presser la gâchette : — Pourquoi Domnine m'a-t-elle fait avertir par mon filleul? Pourquoi, si Médéric est son amant, s'est-elle volontairement laissé surprendre?

Mais Trabuc était une âme simple. Il tira presque sans se rendre compte qu'il tirait; et, jetant le fusil à terre, il resta muet, immobile, stupéfait de l'acte, s'effrayant de ce que son arme eut si bien compris et si cruellement devancé son désir.

XL

Atteinte en plein cœur, Domnine était morte. Blessé moins grièvement, Médéric se plaignait. Trabuc, affolé, comme en un rêve, baisa Domnine sur le front et donna du cognac de sa gourde à Médéric.

Après quoi, ayant appelé au secours et voyant des voisins accourir, il ramassa son fusil fumant et se dirigea vers la ville.

Qu'allait-il y faire? Peut-être ne le savait-il pas bien tout d'abord. Mais en chemin, ses idées devinrent plus claires.

Une dominait : sa femme morte, lui,

Trabuc évidemment, ne pouvait plus vivre.

Calme, dès lors, et comme si toutes ces choses eussent été déjà lointaines, Trabuc, les trois kilomètres en descente parcourus, le pont traversé, et le portail franchi, entra d'abord au bureau de tabac où il acheta de la poudre et des chevrotines, puis à l'auberge de la Tête-Noire, où il mangea quelques olives, quelques noix, buvant peut-être un peu plus que de coutume, car d'ordinaire il était fort sobre, mais cependant, sans se griser.

Au moment de repartir, il dit à l'aubergiste :

— J'ai fait un malheur, j'ai tué ma femme, et peut-être aussi M. Médéric.

L'aubergiste lui conseilla de se rendre au tribunal et de se constituer prisonnier. Ce fut en vain. La détermination de Trabuc était prise.

— Non ! c'est un service que je te de-

mande. Il ne faut pas que j'aille en prison. Laisse-moi seulement le temps de sortir de la ville ; puis, quand j'aurai dépassé le tournant du vieux pont rompu, tu iras de ma part prévenir les gendarmes. Mais recommande-leur de prendre avec eux leurs carabines, parce que, vivant, ils ne m'auront pas.

L'aubergiste accomplit le vœu de son ami. Il l'accompagna jusqu'à la porte de la ville, et ne parla que lorsque Trabuc, le tournant du pont dépassé, eut une avance suffisante.

Pendant que l'aubergiste se rendait au tribunal, sur quelques mots dits par lui, la nouvelle se répandit dans Rochegude, passant de bouche à bouche et s'agrémentant en chemin de détails plus ou moins véridiques.

La version qui finit par s'accréditer fut

celle-ci, toute au déshonneur de la Civadone.

Donc la Civadone, avant comme après son mariage, avec ses airs de n'y pas toucher, ne s'était jamais, pas plus que ses sœurs, privée d'amants. M. Médéric en était.

Dans les derniers temps, il la rencontrait plusieurs fois par semaine à la cabanette d'espère qui sert en hiver d'affût pour le loup. Si bien que Trabuc, peut-être averti, les surprenant, avait tiré, et, du premier coup, presque à bout portant, tué la Civadone.

M. Médéric, lui, se sauvait, pendant que Trabuc, faute d'un fusil double, rechargeait son arme.

D'autres, sans s'arrêter à l'histoire du fusil double, affirmaient, comment le savaient-ils? que Trabuc, tenant Médéric au bout de son canon, lui avait fait grâce et qu'il avait dit :

— A quoi bon? Trop de gens maintenant couchent avec ma femme. Je ne pourrai jamais les tuer tous.

Bref! on plaignait Trabuc et Médéric; mais, en général, on éprouvait une joie mauvaise à accabler la Civadone!

— Cela devait arriver ainsi, fatalement, un jour ou l'autre. Quoi d'étonnant, avec ces Mandres!

Pourtant certaines personnes, constatant les invraisemblances et les contradictions des divers récits, se refusaient à y croire.

On avait bien vu, en effet, Trabuc errer par les rues, s'arrêter devant le tribunal et la prison qu'il avait un long moment regardés, puis entrer dans un bureau de tabac et acheter à la débitante de la poudre avec un sac de balles. Mais ces détails ne prouvaient rien.

Il fallut se rendre à l'évidence lorsque

Médéric arriva porté par les voisins de Trabuc, respirant malgré sa blessure et cahoté sur la paille d'un charreton, et lorsque après maintes allées et venues du maire, du commissaire et des magistrats, les portes de la gendarmerie s'ouvrirent laissant passer au grand complet la brigade, qui, une fois hors des remparts, prit le trot par l'étroit chemin caillouteux qui menait au lieu de l'assassinat.

Bientôt ces Messieurs du tribunal traversèrent à leur tour la ville en voiture; et les gens au courant des choses expliquaient que la gendarmerie était pour arrêter le meurtrier, et le tribunal pour relever le cadavre de Domnine et procéder aux premières constatations.

La curiosité, dès lors, s'exaspéra. Tous ceux qui possédaient, du côté du Mas de la Font-des-Tuiles, une vigne, un champ, un vide-bouteille quelconque, chargèrent

le carnier ou la pioche, et, indifférents en apparence mais désireux de voir ce qui se passerait, suivirent la justice à distance respectueuse.

XLI

En apercevant les gendarmes, Trabuc s'était barricadé, non dans sa maison restée grande ouverte, mais dans la cabane d'affût.

Aux sommations, il répondit par le judas grillé de la porte que, se croyant dans son droit, il n'avait pas voulu fuir, et que, ne voulant pas aller en prison, il ne se livrerait pas. Il ajouta qu'on ne devait pas songer à le prendre par la famine, et qu'il avait du pain et du vin pour huit jours.

Comme les juges s'étaient rapprochés et examinaient le sang frais qui tachait la neige, il dit encore :

— Ça, c'est de la blessure de M. Médéric. Quant au corps de ma femme, inutile de le chercher; si vous en avez besoin, vous le trouverez avec le mien, tout à l'heure.

Il fut décidé qu'on enfoncerait la porte afin que force restât à la loi.

Mais un gendarme s'étant avancé pour faire sauter la serrure, un coup de fusil partit qui traversa son tricorne. Sur quoi le brigadier lui donna ordre de se retirer.

Trabuc tira de nouveau. On entendit siffler la balle, qui alla casser une branche du noyer qui se trouve là ! Et le brigadier, un vieux brave que tout ceci peinait, ayant plus d'une fois fait la partie de piquet avec Trabuc, grommela dans sa moustache :

— Le criminel nous épargne ; nous ne pouvons pourtant pas le tuer comme un chien.

Trabuc tirait toujours. Par le judas et les deux meurtrières un peu de fumée bleue sortait. Ces Messieurs du tribunal attendaient à l'écart, derrière leur voiture.

Comme il fallait en finir, le brigadier accorda à Trabuc une trêve de dix minutes après laquelle, s'il s'obstinait, on amasserait des fagots devant la porte, pour la brûler.

C'était une feinte.

Pendant que le brigadier parlementait ainsi pour amuser Trabuc, un gendarme, grimpant sans bruit sur le toit, avait enlevé une de ces lames de calcaire schisteux, qui sont les tuiles du pays, et pratiquait une ouverture.

Mais, quand il voulut regarder, il vit, à

travers la fumée, Trabuc, un genou en terre, l'attendant.

Le gendarme fit un bond et dégringola. En même temps, un coup partait. De sorte que les autres, croyant leur camarade atteint, tirèrent — soit emportés par la colère, soit qu'ils eussent des instructions — à travers les planches de la porte.

Il y eut un juron, puis le silence.

Et, quand la fumée fut dissipée, ayant de nouveau grimpé sur le toit, ayant regardé de nouveau, le gendarme dit :

— Maintenant, on peut se hasarder.

Trabuc était tombé atteint d'une balle à la poitrine et d'une autre qui lui avait cassé le bras droit.

Au fond de la cabane, sur le banc fait d'une pierre brute où se relayent les chasseurs pour dormir en attendant la bête, le cadavre de sa femme était étendu. Lorsque

les magistrats entrèrent, Trabuc demanda à l'embrasser, disant :

— Maintenant je lui pardonne, puisque nous voilà morts tous les deux.

Après quoi il se tut, et ce furent ses dernières paroles.

On dut le transporter à l'hôpital sur une civière. Sur une autre, assez loin en arrière, était la Civadone recouverte d'un drap.

A un endroit, les porteurs s'étant arrêtés, Trabuc se retourna, sans doute pour regarder une fois encore ses champs et sa ferme ; mais comme au même moment la civière qui portait Domnine morte apparaissait au tournant du chemin, Trabuc, de son bras valide, montra le poing au soleil, puis ferma les yeux.

Les porteurs ont dit qu'il pleurait, ce qui les étonna de la part de cet homme dur.

XLII

Trabuc languit à l'hôpital presque une semaine et mourut. Le bruit courait que, se voyant pris, il s'était fait justice lui-même. Pourtant, on ne l'enterra pas dans le coin des suicidés.

Cependant Médéric revenait à la vie, soigné par Dolinde, qui ne quittait plus son chevet.

Circonvenue par les Guisolphe, la vieille Mme Mireur acceptait Dolinde. Le petit Hercule semblait vouloir l'aimer.

On disait dans la société :

— Dolinde se montre parfaite !

Le bourgeois, quand ses intérêts n'entrent pas en jeu, est fort sensible au romanesque.

Dès lors, par un brusque revirement d'opinion, tout Rochegude estima naturelle et touchante l'union jusque-là discutée de Dolinde avec Médéric.

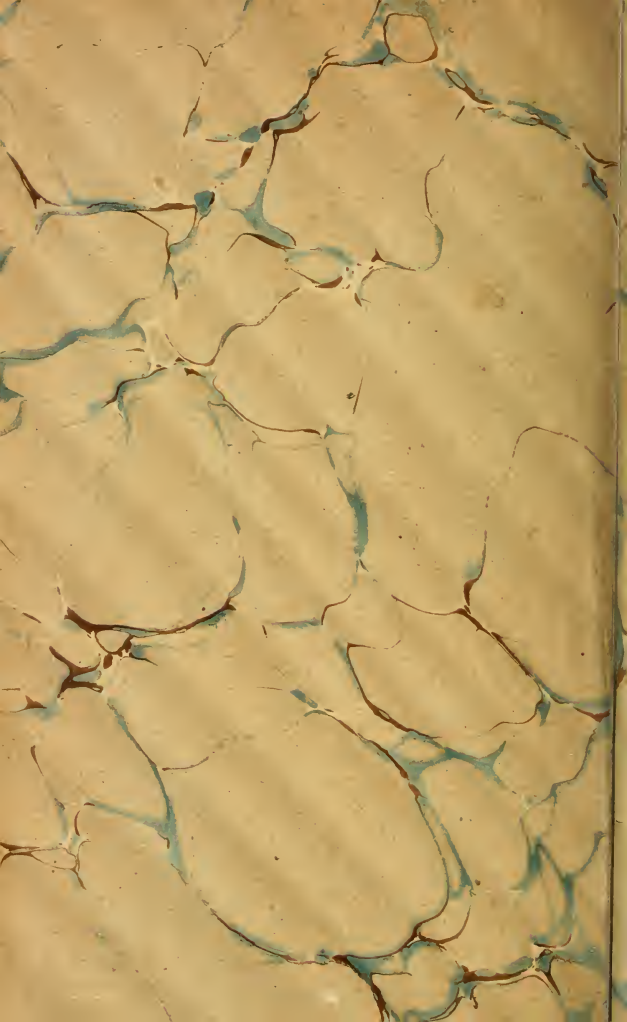
Quelques jours auparavant, dans l'humble cimetière rocheux où le fossoyeur use tant de pics, on avait porté la Civadone.

Quatre personnes seulement, car ni le père ni la mère ne se montrèrent, accompagnaient son cercueil : petit Gabri, resté seul sur terre à la suite du drame où le destin le fit involontaire acteur; Irma et Gusta, débarquées le matin de Marseille dans une toilette de deuil dont la somp-

tuosité fut pour la morte une dernière injure; enfin — qu'on juge du scandale — sœur Nanon pleurant sous ses coiffes, oui! sœur Nanon des Sept Soleils, qui pria pour Domnine, au nom de Marie-Magdeleine, et qui, seule peut-être avec le vieux Trabuc, avait deviné obscurément le long martyre et la grandeur de cette pauvre âme passionnée.

FIN

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.



PQ
2153
A5D6

Arène, Paul Auguste
Domnine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY